

French

Mme de FLAHAUT depuis Mme de Souza. Barbier II 97

originally published 1799




Panshanger.

EMILIE

ET

ALPHONSE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

EMILIE

ET

ALPHONSE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez Gide, libraire, rue Christine, n°. 3.

AN XIII. — 1805.

Nous avons cru devoir supprimer toutes les réponses aux lettres que nous offrons au public ; elles ne contenaient que des faits étrangers à l'intérêt principal, ou des réflexions que le lecteur aime presque toujours mieux faire lui-même.

EMILIE ET ALPHONSE.

LETTRE PREMIÈRE.

Mme. la comtesse de Foix à Mme. la marquise d'Astey, sa fille.

Compiègne, ce 15 juin 176...

QUE j'aime la bonne foi avec laquelle vous me peignez l'étonnement qu'a produit mon voyage! combien mes meilleurs amis sont prompts à me blâmer! *Mme. de Foix, vieille, infirme, aller à Compiègne! à Compiègne, qui, dans ce moment, renferme tout ce que la cour, la capitale et l'armée ont de plus brillant!* Ma fille, dites-leur que, si l'expérience

nous apprend à cacher quelquefois nos erreurs sous des formes graves; souvent aussi des folies apparentes voilent des projets sérieux.

Nous arrivâmes ici avant-hier au soir, après une journée qui m'aurait paru bien fatigante sans les soins de votre jeune sœur: elle est partie dans un véritable enchantement, ne se faisant aucune idée des plaisirs que le spectacle d'un camp peut procurer. Émilie m'a souvent entretenue de bals, de fêtes, d'évolutions militaires, qu'elle se représente pareils aux anciens tournois; mais les preux et leurs belles dames ne l'occupent point encore: cependant j'y pense pour elle, et j'espère que bientôt elle aura un chevalier.

Le duc de Candale est ici; d'après les soins de nos amis communs, on

le croit disposé à terminer nos anciens procès. Que je serais heureuse si mon Émilie pouvait lui plaire, s'il s'en faisait aimer, et si leur mariage réunissait les deux branches d'une maison dont la division amenerait la ruine! J'aime à me livrer à cette espérance, surtout dans ce moment où le grand âge de votre père l'a fait tomber dans un état d'enfance qui ne lui permet plus de protéger sa famille, et où ma faible santé me fait craindre de ne pouvoir le remplacer long-tems.

On me mande: *M. de Candale joint aux avantages d'un titre illustre, ceux d'une fortune immense; il a une figure noble qui rend excusable l'orgueil de ses manières, et une magnificence prodigue qui porte à le croire susceptible de générosité.* Vous voyez, ma fille, que la vanité

est le grand faible de M. de Candale. C'est un défaut sans doute; mais qui en est exempt? Celui-là est peut-être le plus facile à bien diriger : avec des soins, des éloges, il mettra sa fierté à rendre sa femme heureuse; il sera vain de sa beauté, de son amour, de sa sagesse. Je ne sais si c'est le désir extrême de faire ce mariage qui m'aveugle; mais, loin de trouver ce défaut un obstacle, je commence à le croire presque nécessaire au bonheur.

Émilie se propose d'entretenir avec votre fille une correspondance suivie. J'ignore si elle me communiquera les réflexions que le spectacle du monde va lui faire naître; je le désire, mais je me garderai de le lui demander. Qu'elles se livrent, sans réserve, aux charmes de la confiance : elles justi-

fient si bien celle que nous leur avons accordée! Toutes deux du même âge, élevées ensemble, elles ont l'une pour l'autre une amitié de sœurs; aussi ai-je toujours voulu qu'elles en prissent le nom. Ma fille, on ne sait pas assez combien un nom plus tendre influe sur les affections; s'il n'empêche pas les petits différends du moment, au moins il les adoucit. Combien il rend le souvenir plus cher, l'avenir plus sacré! Avec ce nom de sœur, tout devient commun, tout devient personnel : qu'elles le conservent donc, et qu'Emilie voie en vous une seconde mère!

Je ne vous parlerai point de ma santé; chaque jour diminue mes forces, augmente mes douleurs. Je ne m'abuse point sur le danger de mon état; c'est lui qui me fait désirer avec

passion d'établir bientôt Émilie : mais je n'aime ni à y penser avec vous, ni à vous le rappeler. Ma fille, tous mes enfans me sont si chers, vous me l'êtes si particulièrement, que je me sens fortement attachée à la vie ; je ne la quitterai qu'avec un profond regret : mais au moins ma dernière pensée, mes derniers vœux seront pour le bonheur et la gloire de ma famille. Adieu, ma chère enfant.

LETTRE II.

Mademoiselle de Foix à mademoiselle d'Astey.

Compiègne, ce 15 juin 176...

OUI, mon aimable amie, je vous ferai un journal exact de mes occupations, de mes plaisirs, de mes sentimens; je vous communiquerai toutes les impressions que je recevrai des nouveaux objets qui vont m'environner : si ma mémoire est fidèle, mes récits seront vrais. Puisse ma première amie, ma sœur d'adoption, m'aimer encore mieux lorsqu'après avoir lu dans mon cœur, elle se dira : Je la connais précisément comme elle se connaît elle-même!

Arrivée seulement d'avant-hier au soir, je me levai hier matin de très-bonne heure, pour me promener dans un bois presque contigu à la maison, mais enfermé dans l'enceinte du parc. Un ruisseau de l'eau la plus vive et la plus limpide y serpente ; il est bordé par un joli sentier qui conduit à un rocher naturel, d'où la source s'échappe au travers des groupes de saules pleureurs et d'arbres verts : c'est-là que je portais mes pas. Le soleil était depuis fort peu de tems sur l'horizon ; la terre, émaillée de fleurs et brillante de la rosée du matin, offrait un aspect charmant et silencieux. Je m'abandonnais à mes rêveries en remontant le ruisseau, et m'arrêtais souvent pour jouir du calme qui m'environnait ; je me croyais seule, lorsque j'aperçus aux environs de la source,

un jeune homme qui descendait lentement ce même chemin. Il avançait le regard baissé, absorbé dans une mélancolie profonde ; je pus le considérer long-tems avant qu'il m'eût aperçue : sa figure me frappa ; mais si j'essayais de vous la peindre, sûrement vous accuseriez mon esprit romanesque de l'embellir. Cependant, mon aimable sœur imaginera de longues paupières noires couvrant de grands yeux qui ne daignaient pas se lever ; des traits d'une beauté et d'une régularité parfaites, dont l'expression triste et douce inspire la pitié ; une taille élevée, majestueuse, que la lenteur et la négligence de sa marche empêchaient d'être trop imposante. Lorsqu'il fut près de moi, il se rangea pour me faire place, me salua profondément, mais sans me

regarder, et continua sa promenade et sa rêverie. Je le suivis des yeux aussi long-tems qu'il me fut possible de l'apercevoir : la tristesse de ce jeune homme m'avait émue ; son air était si bon, si sensible ! Il continuait de descendre le sentier, sans regarder derrière lui. S'il eût essayé de m'aborder ; s'il eût seulement paru me voir, j'aurais eu peur de me trouver seule avec un inconnu ; mais sa tristesse avait banni toute inquiétude ; d'ailleurs, il me semble que les personnes malheureuses ont une sorte de timidité qui laisse sans défiance.

En arrivant à la source, je remarquai mille petits morceaux de papier que le vent entraînait dans la rivière. C'est ici, ma tendre amie, que je réclame toute votre indulgence ; je sais, comme vous, que la curiosité est un

défaut ; cependant, je m'y abandonnai pour la première fois de ma vie. Mais ce jeune homme paraissait si malheureux, que je désirais savoir le motif de ses peines ; il me semblait qu'en l'apprenant et le disant à ma mère, elle pourrait peut-être le secourir. — Je mouillai donc mes pieds, ma robe, pour tâcher d'attraper quelques-uns de ces petits morceaux ; j'y parvins ; et jugez combien mon indiscrétion fut punie en les trouvant écrits dans une langue qui m'était inconnue. Pendant que je cherchais à en pénétrer le sens, le vent en fit voler plusieurs autres de la cime du rocher : j'y montai aussitôt, et trouvai un vieux saule sous lequel sûrement l'étranger s'était assis. Je m'y reposai. Machinalement je regardai encore les papiers qui y étaient restés, quoiqu'assurément je

dusse prévoir qu'ils seraient toujours écrits dans cette même langue étrangère. Ma sœur, cette lettre a dû faire sur ce jeune homme une bien forte impression, car ces papiers déchirés, jetés loin de lui, paraissaient l'effet du dépit, peut-être même de la colère. Cependant sa tristesse avait une sorte de douceur. Je m'oubliais depuis long-tems à cette même place, lorsque me rappelant tout à coup qu'il devait être tard, que probablement ma mère serait éveillée, et que pour la première fois un autre entrerait, avant moi, dans sa chambre, je me levai bien vite, courus de toutes mes forces pour réparer le tems perdu. La course, l'air, le mouvement eurent bientôt éloigné le souvenir de l'inconnu; j'ignore même si je ne lui savais pas mauvais gré d'avoir été

la cause de ma négligence. Peut-être, après vous être moquée de ma sensibilité, me trouverez-vous légère; mais je vous raconte toutes les impressions que j'ai senties, comme si vous pouviez les voir passer dans mon âme.

Ma mère était à sa toilette lorsque j'arrivai; mes cris, mes regrets, en en l'y apercevant, l'amusèrent: combien je lui répétai que ce serait l'unique fois de ma vie! *Maman*, lui demandais-je, *avant que vos rideaux fussent ouverts, avez-vous dit, comme de coutume: Bonjour, mon Emilie? — Oui; et lorsque je n'ai pas entendu la voix de mon enfant....*—Je ne l'ai pas laissée achever; je me suis jetée dans ses bras, j'ai baisé ses mains, son visage, en me grondant moi-même: elle s'est plu

à me railler sur ma promenade;.... si la première nouveauté la faisait oublier ainsi, que ne devait-elle pas craindre des fêtes, des bals, des grands plaisirs?.... Quoique ces reproches fussent faits en riant, ils m'ont empêchée de lui parler de l'étranger; il m'a semblé qu'effectivement ma mère aurait pu trouver mauvais d'avoir été négligée pour quelqu'un que je ne connais pas. Je lui ai donc caché cette rencontre; mais c'est la première fois que je lui dissimule la plus légère pensée: aussi quoique ce soit dans une circonstance bien indifférente, cela m'a-t-il laissé une tristesse, une humeur contre moi-même qui n'a pu s'adoucir qu'en vous écrivant. — Adieu, mon aimable sœur.

LETTRE III.

La comtesse de Foix à la marquise d'Astey.

Compiègne, ce 26 juin, 176...

Nous avons été hier chez la maréchale de B— : votre sœur a paru dans le monde pour la première fois ; et je vous avoue, ma chère enfant, que j'ai été bien fière de la sensation qu'elle y a produite. — Les principaux officiers de l'armée, les jeunes gens les plus élégans, les plus à la mode, étaient chez le maréchal lorsque nous arrivâmes. Dès qu'on nous vit paraître, chacun se demanda qui nous étions. On se pressait en foule pour voir Émilie; mais à mesure que nous avancions, tous se rangeaient,

avec respect, pour nous faire place. Ma fille, quel délice pour une mère d'entendre ce murmure flatteur de louanges, d'étonnement, de curiosité qui accompagnait Émilie! A peine étions-nous passées, qu'on cherchait à la suivre : aussi notre entrée dans le dernier salon où était la maréchale, avait presque l'air d'un triomphe. Elle m'en félicita; et, après les complimens d'usage, Emilie s'assit près de moi, très-embarrassée de se trouver l'objet de tous les regards; elle se tenait dans le silence, osant à peine répondre quand on lui parlait. Cette réserve, cette touchante modestie l'embellissaient encore. Pour moi, ma fille, je contemplais, avec joie, tous les yeux fixés sur elle : j'ignorais si le duc de Candale était présent; mais, en voyant l'enthousiasme qu'elle excitait, je me

disais

disais intérieurement : *Il l'aimera ; il est impossible qu'il ne l'aime pas !*

Pendant que toute entière à mes projets, je le cherchais au milieu de la foule qui nous environnait, je l'entendis annoncer : le bruit qu'occasionnait sa présence, celui qu'il faisait lui-même, ne purent attirer l'attention de votre sœur ; mais je fus dédommagée de son indifférence par l'admiration qu'elle lui inspira.

Dès que M. de Candale fut arrivé, je ne le perdis plus de vue ; aucun de ses mouvemens ne m'échappa : que de fois je l'entendis se récrier sur la beauté d'Emilie! Enfin, il parla long-tems bas à la maréchale, qui, aussitôt après, vint me demander la permission de me le présenter. Notre ancienne division fournit au duc mille plaisan-

teries, auxquelles je répondis de manière à lui persuader que je souhaitais la voir terminée. Aussi, dès qu'il m'en témoigna le désir, je consentis à le recevoir pendant mon séjour à Compiègne; et il me pria gaiement d'oublier que nous étions parens, pour tâcher de devenir amis.

Voilà donc, ma chère fille, un commencement de liaison avec l'homme du monde dont nous paraissions le plus éloignées. Si son caractère n'a point d'inconvénient; s'il peut plaire à mon Emilie, avec quel bonheur je la verrai placée dans le rang élevé, et partageant la fortune brillante que M. de Candale peut lui offrir! Mais je ne veux pas considérer long-tems les avantages d'une union dont les dehors sont trop séduisans pour ne

pas la regretter beaucoup, si, malgré la conformité de noms et les rapports d'intérêt, ce mariage ne pouvait pas avoir lieu.

LETTRE IV.

Mademoiselle de Foix à mademoiselle d'Astey.

Compiègne, ce premier juillet, 176...

CETTE après-dînée, comme nous étions tous réunis près de ma mère, on nous a annoncé le duc de Candale. Il me semble, ma tendre amie, que nous n'avions pas beaucoup perdu, lorsque d'anciens procès l'ont éloigné de nous. Je me suis sentie prévenue contre lui dès la première vue; et cette seconde visite ne lui a pas été plus favorable. Hier, chez la maréchale de B —, il n'a cessé de me regarder de la manière la plus embarrassante, de parler bas à des je unes

gens qui étaient entrés avec lui, de rire, de s'agiter; et ce mouvement portant sur moi l'attention générale, me jetait dans un malaise que je ne lui pardonnais pas : ce qui m'étonnait le plus, c'est la hardiesse de son regard, qui ne m'a pas permis de lever les yeux une seconde fois, après avoir rencontré les siens. Aujourd'hui, j'avoue que, pour un instant, il ne m'a plus paru le même, et que déjà je me reprochais de l'avoir jugé trop sévèrement la veille. Il est entré chez ma mère d'un air posé, respectueux; son maintien était assez modeste, sa politesse indiquait un grand usage du monde; sa conversation, sans avoir rien de saillant, devenait agréable par l'attention avec laquelle il disait à chacun ce qui pouvait lui plaire. Il a parlé à ma mère de sa santé, avec

toutes les apparences de l'intérêt ; il lui a adressé quelques complimens sur l'effet que ma figure avait produit, sur l'extrême ressemblance qui existe entre nous : il m'a dit qu'il était bien fier de m'avoir pour parente ; qu'à l'avenir il apporterait tous ses soins à terminer à l'amiable nos anciennes discussions. La présence du duc causait à ma mère une satisfaction extraordinaire, qui brillait sur son visage ; elle a été très-aimable pour lui, a souri particulièrement aux éloges qui portaient sur moi, et l'a invité à ne pas négliger ses nouvelles connaissances. Mais à mesure que la politesse de ma mère devenait plus prévenante, M. de Candale reprenait l'air de confiance dont j'avais été si choquée. Au bout d'une demi-heure, il était déjà presque familier, ne me nommait plus

que sa petite cousine, sa jolie cousine; il se promenait dans la chambre, se regardait dans toutes les glaces, fredonnait deux ou trois chansons nouvelles, parlait de ses chiens, de ses chevaux, et du regret *épouvantable* qu'il aurait, lorsqu'il serait obligé de quitter Compiègne. En prononçant ces derniers mots, il me regardait d'un air d'intelligence, comme si je devais partager sa peine, ou que nos regards pussent s'entendre : mais il a dû lire dans mes yeux l'étonnement que sa vanité m'inspirait; et je sens déjà que le lendemain de ce départ sera un de mes jours les plus agréables.

Concevez-vous, ma sœur, que ma mère, à qui nous avons toujours vu une aversion invincible pour les airs et la fatuité, accueille le duc de Can-

dale avec tant de préférence, je dirais presque d'aveuglement? Dès qu'il nous a eu quittées, elle m'a demandé comment je le trouvais? — *Il ne me plaît point du tout*, lui ai-je répondu vivement. — *Vous avez tort*, m'a-t-elle dit; *sa figure est bien.* — *Oui, s'il en était moins occupé.* — *Sa taille est élégante,... ses manières sont nobles,.... sa façon de s'exprimer agréable.* — Ma mère a remarqué ainsi tout ce qui peut frapper à une première vue. A chaque éloge j'étais obligée de dire *oui*, parce que, dans le vrai, il était fondé; mais à chacun de ces prétendus agrémens je sentais attachée une déplaisance dont je ne peux bien définir le motif, et sur laquelle je n'ai eu garde d'insister pour ne pas contrarier notre excellente mère. Qu'elle est bonne cependant! combien

combien elle vaut mieux que moi ! Car si toutes deux nous voyons le duc de Candale avec prévention, au moins elle ne s'arrête que sur le bien qu'elle peut saisir dans l'homme qu'elle ne connaît pas ; au lieu que je n'ai aperçu que ses ridicules. Oh ! ma bonne, mon indulgente mère, puisque M. de Candale vous plaît, je tâcherai de le trouver bien. Lorsqu'il reviendra, j'invoquerai votre douce bienveillance, avant de le regarder une seconde fois. Et vous, mon aimable amie, ne le jugez point d'après moi. Je déchirerais même cette lettre, si je ne vous avais promis de vous rendre compte de tous mes sentimens, et de laisser courir mes idées comme elles viennent.

LETTRE V.

Mlle. de Foix à Mlle. d'Astey.

Compiègne, 5 juillet 176...

J'AURAI bien de la peine à m'accoutumer au duc de Candale, mon aimable amie; et ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'à mesure que ma répugnance pour lui s'accroît, la prévention de ma mère semble augmenter. Elle le traite avec une distinction étonnante; elle est toujours de son avis; elle sourit à ses propos, à sa gaieté, tandis que cette gaieté me rend d'une tristesse insurmontable. Cet homme rit dès qu'il vous aperçoit, rit en parlant, rit de ce qu'il a dit, rit lorsqu'il vous

quitte, rit sans cesse. Je ne sais si c'est pour reconnaître les bontés de ma mère, qu'il m'honore d'une attention particulière; mais ses soins me désolent. Il fait tant de bruit, se donne tant de mouvemens, qu'il attire sur moi tous les regards : alors il se plaît à augmenter mon embarras; ma rougeur, ma timidité l'amusent; j'entends qu'il les fait remarquer; et il rit encore.

Nous allâmes hier à un grand bal. L'étranger y était aussi. Quelle différence de son maintien à celui de M. de Candale! La même tristesse paraissait encore le dominer; mais on voyait qu'il essayait de la surmonter, pour répondre aux égards qu'on lui témoignait. Au milieu de ce grand cercle où tout m'était nouveau, il me semblait qu'il y avait

entre nous des rapports dont il devait être saisi comme moi. Etranger à la France, je le suis au monde, puisque jamais je n'ai quitté la maison paternelle ; il était chagrin, je ne m'amusais pas. Bientôt la société s'augmentant prodigieusement, la foule porta l'inconnu vers nous. Chaque pas qu'il faisait, le rapprochait de ma mère, et j'espérais que le hasard la mettrait à portée de lui parler : sa qualité d'étranger, son air souffrant, malheureux, auraient suffi pour l'engager à le prévenir. Déjà il était près d'elle, ma mère l'avait même remarqué ; mais M. de Candale vint précisément s'asseoir sur la seule place vacante qui fût à côté de nous ; alors il fallut ne s'occuper que de lui. Il me nomma assez haut les personnes les plus remarquables

ou les plus ridicules qui étaient présentes. Son bavardage m'impatientait d'autant plus, qu'obligée de lui répondre, de paraître l'écouter, on aurait pu croire que son persiflage m'était agréable. Il m'apprit que l'inconnu était fils du duc d'Al., grand d'Espagne de la première classe, possédant presque à lui seul une portion du nouveau monde. *Mais*, ajouta-t-il, *ce bel indifférent dédaigne la fortune, et fuit la société; toutes nos dames le poursuivent de coquètteries dont il paraît fatigué comme de politesses importunes. Elles lui trouvent l'air d'un héros de roman, ne le nomment que le bel Espagnol, le sensible Alphonse, le superbe étranger! Mais le malheur l'a marqué de son sceau, et aucune d'elles n'a pu jusqu'ici lui*

arracher un sourire.—Je l'écoutais encore, lorsque le duc voyant Alphonse près de moi, se leva ; et, sans m'en demander la permission, sans même l'en prévenir, il nous présenta l'un à l'autre, disant que les deux plus belles personnes du monde devaient se connaître. Egalement surpris, nous nous saluâmes sans nous parler, éprouvant l'un et l'autre un embarras inexprimable. Le duc riait aux éclats de ma timidité ; il en jouissait d'autant plus que je suis peut-être la première femme qui ait reçu Alphonse avec si peu d'égards ; du moins la joie de M. de Candale me l'a fait sentir. Il me remerciait, tandis que je craignais qu'effectivement Alphonse ne prît ma réserve pour du dédain, et sur-tout qu'il ne me jugeât capable de préférer le faux

brillant du duc à la noble simplicité de ses manières. J'avais tort de m'effrayer; Alphonse, absorbé dans un profond chagrin, ne prêtait aucune attention au persiflage de M. de Candale, et ne pensait même pas à moi. Il parut charmé de trouver une française qui n'eût aucun désir de plaire, qui ne s'occupât point de lui; et il se cacha derrière mon fauteuil, comme dans un asile où il pourrait se livrer en paix à ses réflexions. Il se trompait; la coquetterie l'y poursuivit : presque toutes les femmes vinrent le plaisanter sur son indifférence, sur sa mélancolie; toutes lui répétaient les mêmes petites phrases, avec des minauderies semblables. Qu'il devait être fatigué de ce jargon! Mais ce n'était rien encore; elles imaginèrent de le forcer à dan-

ser : alors ce fut une véritable persécution ; il s'y refusa long-tems.... Enfin, je crois que, pour se délivrer d'un pareil tourment, il me demanda si je voulais l'accepter pour la première contre-danse. J'y consentis sans me rappeler que j'étais engagée avec le chevalier de Fiesque, ami de M. de Candale, et dont, à ce titre, j'aurais dû craindre le même esprit moqueur.

Comme Alphonse et moi nous traversions la salle pour prendre nos places, le chevalier me joignit. . . En le voyant, je me souvins qu'il m'avait priée ; . . . . mais, loin de me reprocher ma distraction, de chercher à augmenter mon embarras, ou d'affecter les airs bruyans et légers de son ami, il me salua profondément et me dit tout bas : *Vous m'avez*

oublié, Mademoiselle ; au moins daignez remarquer que mon respect ne me permet pas de me plaindre. — Il resta près de nous pendant la contre-danse : je l'entendis parler de moi avec éloge, d'Alphonse avec intérêt, et je sentis diminuer la répugnance que sa liaison avec M. de Candale m'avait inspirée. Après la danse, nous fûmes rejoindre ma mère; Alphonse reprit sa place derrière mon fauteuil, et retomba dans sa rêverie : mais moi, ma sœur, moi qui compatissais si réellement à sa peine, croiriez-vous que je n'ai pas même osé me retourner pour le regarder ? Ce qui rend mon silence, mon impolitesse impardonnables, c'est qu'avant de le connaître, j'imaginais follement que dès que nous nous verrions, il devinerait la pitié

que sa tristesse m'inspire; que nos premiers mots seraient presque des paroles d'amitié ; et dès que j'ai été près de lui , je me suis persuadée que le moindre empressement me ferait paraître trop confiante , trop familière. Eh bien, à peine l'avais-je quitté que je me suis reproché de ne lui avoir point parlé ; au moins aurais-je dû lui faire de ces demandes par lesquelles on commence toutes les conversations avec les étrangers, *Y a-t-il long-tems que vous êtes en France ? vous y amusez-vous ?* enfin de ces phrases qu'on dit toujours: et je trouve aujourd'hui que je n'ai évité des avances ridicules que pour tomber dans une froideur stupide. Je ne sais comment il se fait que , dans tout ce qui a rapport à cet inconnu , c'est moi que je trouve

à blâmer, même sur les choses qui me paraissent les plus contraires, et sur celles qui me déplaisent le plus.

Adieu, mon aimable sœur.

LETTRE VI.

Le chevalier de Fiesque à Mme. de...

Compiègne, ce 15 juillet 176...

Me venger sans peine, et m'amuser sans recherche, voilà, ma douce amie, les jouissances qui m'attendent. La fatuité du duc de Candale, et la vanité de la marquise d'Artigue vont me procurer cette satisfaction; je compte sur un hiver charmant. Mais il faut, malgré votre jolie pruderie et votre petite moue boudeuse, que je vous explique le sujet de si flatteuses espérances.

Je vous dirai donc qu'il nous est tombé du ciel un ange de perfection et de grâces. L'exaltation des poëtes

ne saurait parvenir à peindre la beauté de mademoiselle de Foix, et le langage mystique n'a point d'expressions assez pures, assez célestes, pour parler de sa candeur, de son innocence, du charme qui règne autour d'elle. Son amour pour sa mère est si vrai, ses yeux sont si tendres et si doux, que leurs regards portent la paix dans l'âme, en y laissant des traces qui ne s'effacent plus. Le duc de Candale s'en croit amoureux; et peut-être en serais-je touché, si je n'avais pour maxime suprême de surveiller ma tranquillité, de me tenir détaché de toutes choses, et de n'assister aux différentes scènes du monde que comme à des spectacles dont les acteurs jouent pour mon plaisir, mais me sont étrangers.

Vous n'étiez pas encore dans le

monde, lorsque la marquise d'Artigue y parut. Avant de passer aux détails qui m'occupent aujourd'hui, je veux vous raconter le commencement d'une existence dont les travers vous amuseront ; car je sais, ne vous déplaise, que *la médisance est la comédie des dévots.*

La marquise, fille d'une mère excessivement pieuse et d'un père encore plus libertin, fut également négligée par tous les deux. Sa mère la fatigua par l'observance de pratiques austères et d'exercices religieux. Lui faisant passer ses journées entières dans les églises, elle la préparait, sans réflexion, à un contraste trop fort pour une jeune tête ; car en voyant tout d'un coup la vie molle et dissipée des gens du monde, il fallait qu'elle les traitât tous de per-

vers, ou qu'elle regardât ses premières habitudes comme de ridicules momeries. Mariée, avant dix-sept ans, à un jeune homme qui avait trop d'agrémens pour ne pas exiger l'amour, et trop peu de qualités pour l'inspirer, la jeune marquise sentit bien qu'elle n'aimait pas son mari, mais elle se flatta que sa coquetterie la préserverait d'aucun attachement.

L'esprit fin, brillant de madame d'Artigue, lui acquit une célébrité qui inspirait aux plus sages l'ambition d'être de sa société, et aux plus indifférens le désir de lui plaire. Le duc était à son régiment lorsqu'elle entra dans le monde; on lui manda de toutes parts le bruit que faisait cette nouvelle beauté. Impatient d'en faire la conquête, il écrivit à chacun de nous pour connaître ses entours,

ses goûts, ses dispositions. Toutes ses lettres, tous ses calculs l'avaient pour objet; et, en revenant à Paris, il la connaissait mieux qu'elle ne se connaissait elle-même. Plus âgé qu'elle de dix ans, il avait encore l'avantage d'un grand usage du monde, d'un cœur froid, et d'un amour-propre qui ne s'oubliait jamais. La marquise avait souvent entendu parler de lui, de ses succès, de sa magnificence, de plusieurs aventures fausses ou véritables qu'il avait publiées avec éclat, soutenues avec hauteur, et quelquefois justifiées par une bravoure chevaleresque : elle désira lui plaire, quoiquelle fût déterminée à ne jamais aimer.

Je suis parent très-proche de M. d'Artigue : ce fut à la cérémonie même de son mariage, que je vis sa

femme

femme pour la première fois ; je la trouvai charmante. Bientôt je m'attachai à ses pas ; elle me crut rangé à sa suite, et employa alternativement les séductions pour me soumettre, et l'abus de son pouvoir pour en constater la force. Pendant plusieurs mois, je fus le jouet de tous ses caprices ; car, je l'avoue à ma honte, son triomphe fut complet. Cependant je commençais à surmonter ma faiblesse, lorsque M. de Candale arriva ; mais je jouais encore le rôle d'amant infortuné.

Dès que le duc fut de retour, on l'invita à souper dans une maison où la marquise devait se rendre. Les hommes se préparèrent d'avance à s'amuser des efforts qu'ils feraient pour se surpasser mutuellement ; et les femmes se promirent bien de se

moquer de tous les deux. A dix heures, on annonça Mme. d'Artigue : elle entra, parée avec une recherche qui ne laissait pas douter de ses intentions. Espérant trouver le duc, elle salua la maîtresse de la maison sans la voir, promenant ses regards autour de la chambre ; mais ses yeux ne rencontrèrent que des visages connus, qui lui plaisaient la veille, et que ce jour elle ne daignait pas remarquer.

Je devinais tous les petits projets de cette petite tête, et fus au moment de m'oublier jusqu'à en être jaloux ; je crains même de n'y avoir pas été aussi insensible que j'aurais dû l'être, en apercevant combien ces détails me sont encore présens, et avec quel plaisir et quelle exactitude je vous les raconte. Mais je ne veux point

m'examiner trop sévèrement : il entre dans mon système de ne rien approfondir ; et c'est en vivant en paix avec mes faiblesses comme avec celles des autres, que je jouis de la tranquillité.

La marquise ne voulut pas jouer ; il semblait que la soirée ne commencerait pour elle qu'au moment où le duc paraîtrait. Cependant les portes avaient beau s'ouvrir ; ce n'était jamais pour l'entendre annoncer. Enfin on vint dire que le souper était servi. — *Avertissez le duc de Candale*, s'écria la maîtresse de la maison ; *il nous oublie pour jouer au billard.*— La marquise me parut piquée de cette négligence ; et pour ne pas lui laisser l'espoir que M. de Candale ignorait qu'elle fût dans le salon, j'eus la petite méchanceté de reprendre d'un air insouciant : *Je ne sais*

quelle fureur de jeu saisit le duc aujourd'hui ; je lui ai cependant appris que vous êtes ici, et je vous engage à le bien maltraiter. — Sûrement, répondit-elle en souriant, *le jeu est considérable ? — Non, il est spectateur indifférent.* — Elle passa dans la salle à manger : je m'assis à table à côté d'elle, en me promettant de l'observer le reste de la soirée.

Au dessert, le duc parut ; mais, au lieu de s'approcher de la marquise, de s'arrêter au moins pour la voir, il alla se placer auprès d'une jeune personne qui réunissait une grande timidité à beaucoup d'innocence et de candeur. Rien ne blesse plus une femme que de paraître ne priser à ses yeux que les qualités qui lui manquent : aussi, dès cet instant, la marquise résolut de soumettre le

duc à quelque prix que ce fût. Avant la fin de la soirée, elle réussit à l'attirer près d'elle, l'invita à venir la voir: et, depuis ce jour, elle ne fut plus occupée que de lui; flattant sa vanité par des louanges indirectes, un persiflage délicat, des préférences d'autant plus flatteuses qu'elles paraissaient involontaires; le cherchant lorsqu'il la négligeait; s'éloignant dès qu'il l'avait distinguée : de même il ne s'occupait d'elle que lorsque des étourderies ou un oubli apparent lui faisaient craindre qu'elle ne lui échappât. Mais le duc plus froid, ayant plus d'expérience que la marquise, la devinait, l'attendait, lui préparait des piéges dans lesquels elle tombait sans cesse : et c'est ainsi que tous les deux sans amour, tous les deux, par la seule envie de se sub-

juguer finirent par jurer de s'aimer toujours, et ne se quittèrent plus.

Depuis six ans la vanité les tient unis. Souvent le duc a été infidèle; mais le cœur n'entrant pour rien ni dans sa liaison avec la marquise, ni dans ses inconstances, elle souffre ses légèretés, à condition qu'il soit toujours avec elle aux spectacles, dans ses promenades, à ses soupers. Comme jamais elle n'a senti pour lui le besoin de la solitude ni le charme de la confiance, elle ne désire qu'un esclave; et, pourvu que le duc paraisse soumis, elle s'inquiète peu de l'emploi de ces heures ignorées qu'elle ne daigne pas compter dans la vie.

De son côté, M. de Candale se trouvait heureux. Ses richesses immenses lui permettaient de satisfaire toutes

ses fantaisies. Il avait plusieurs maîtresses que sa vanité parait également de l'éclat de la fortune. La marquise, qu'il appelait *son amie*, était la femme la plus à la mode, la plus spirituelle de Paris. Il ne lui manquait, à ses propres yeux, que d'épouser une jeune personne qui réunirait à toutes les perfections, l'amour de ses devoirs et la plus ardente passion pour lui. C'est dans ces dispositions que le hasard vient de lui offrir mademoiselle de Foix. Il se persuade facilement que sa beauté, ses grâces effaceront celles de toutes les femmes : mais le moindre mérite d'Emilie est d'être belle ; Emilie est naturelle, bonne, vraie, simple, et possède au suprême degré cette douceur enchanteresse, ce charme inexprimable qui attire tous les cœurs. En voyant

l'enthousiasme qu'elle inspire, le duc m'a déjà dit plusieurs fois : « *C'est* » *celle que je souhaitais ; le hasard* » *me la donne la plus belle, la plus* » *ingénue, sûrement la plus sensi*- » *ble!* » Ivre de vanité, il croit être éperdu d'amour : il croit aimer, lui qui n'a jamais eu un sentiment; lui dont les goûts ont toujours été décidés par les éloges de la mode ou les avances de la coquetterie. Entouré de flatteurs, idolâtre de lui-même, incapable de résister à un ridicule, esclave de tout le monde et de toutes choses, c'est là l'homme qui se propose d'obtenir mademoiselle de Foix! Et que dira Mme. d'Artigue? A quels excès se portera son amour-propre humilié? Ah! céleste Emilie! si l'ambition de votre famille vous sacrifie à la vanité de M. de Candale, que de malheurs

vous

vous menacent ! Sera-t-il permis de chercher à vous en garantir, à vous en consoler ? Mais je m'arrête, mon aimable cousine ; c'est assez vous parler d'un monde dont cependant les mœurs doivent vous donner toujours le sentiment de votre supériorité.

LETTRE VII.

Mademoiselle de Foix à mademoiselle d'Astey.

Compiègne, ce 30 juillet 176....

O ma sœur, ma tendre amie ! nous avons bien pensé ne jamais nous revoir ; et peut-être notre mère n'existerait plus sans la générosité d'Alphonse. Aujourd'hui une sorte de superstition m'explique l'intérêt extraordinaire qu'il m'avait inspiré ; sûrement mon cœur avait pressenti le danger de ma mère, et l'obligation que j'aurais à cet inconnu. Avant de vous parler du péril dont Alphonse nous a sauvées, je veux

vous rendre compte de tous les sentimens que je viens d'éprouver.

Le duc de Candale, sous le prétexte de célébrer sa réunion avec notre famille, nous donna hier une grande fête, dont il me répéta souvent que j'étais l'objet, car sa délicatesse ne laisse rien deviner à celle des autres. Il avait invité tout ce qu'il y a de personnes distinguées à Compiègne. Alphonse y fut prié; quoique M. de Candale affecte de se moquer de sa mélancolie, Alphonse est d'un rang qui ne permet pas de le négliger.

On s'était promis de se rendre chez le duc à une heure marquée : les hommes la devancèrent un peu; et lorsque nous arrivâmes, il s'en trouva un grand nombre qui attendaient ma mère au bas de son carrosse. Cette

prodigieuse affluence de chevaux, de voitures, avait aussi attiré la misère ; plusieurs pauvres étaient accourus dans l'espoir d'obtenir quelques légers secours ; le duc leur parla durement, les renvoya sans pitié. Un d'eux dont l'âge avait appesanti la marche, ne fuyant pas assez vite, fut poursuivi par un grand chien appartenant à M. de Candale ; le chien courant, hurlant, se jeta sur ce vieillard, déchira, arracha son habit déjà en lambeaux. Le duc riait, tandis que le malheureux, qui avait un bâton pour se soutenir, n'osait pas en user pour se défendre. Alphonse courut délivrer le pauvre, et lui donna sa bourse. Le chien revint haletant, triomphant, près de son maître, qui me donnait la main. En voyant approcher ce vilain animal, il me fut impossible

de dissimuler l'horreur qu'il m'inspirait : je voulus fuir ; mais le duc prenant ce mouvement pour de la crainte, chercha à me rassurer en disant : *N'ayez point peur, il ne fait de mal qu'aux pauvres.* Je le sais, ma sœur, il n'entendait parler que des mendians, des gens sans aveu : mais quelle expression ! ma mère ne l'entendit pas ; et je me garderai bien de la lui répéter ; elle se reprocherait sûrement la prédilection qu'elle témoigne à M. de Candale.

Je demeurai pensive le reste du jour ; le spectacle de la société m'effraya : parmi les personnes qui étaient présentes, aucune n'avait témoigné ni pitié pour le pauvre, ni indignation contre le duc ; et toutes étaient contentes et gaies. Alphonse seul

avait été compatissant, généreux, et seul il paraissait accablé par le malheur! Que de réflexions et de craintes dans ce contraste ! Je ne sais quel retour sur moi-même me disait que ma jeunesse ne serait pas plus heureuse que celle d'Alphonse ; qu'avec mon caractère, toutes les peines de la vie m'atteindraient, et que les amusemens du monde ne sauraient me toucher. Triste, oppressée, j'étais cependant bien aise qu'une sorte de conformité avec moi rendit Alphonse prêt à oublier son chagrin, pour secourir un malheureux, et incapable d'en être distrait par les plaisirs.

M. de Candale avait fait venir une troupe de comédiens qui devaient jouer une pièce analogue au rapprochement de notre famille. Une salle

en bois construite à la hâte ne pouvait pas être bien solide ; cependant tout le monde s'y porta avec fureur : aussi, à peine le spectacle fut-il commencé, qu'un cri général avertit que la charpente fléchissait. Chacun voulant sortir en même tems, plusieurs personnes furent blessées. Le duc, occupé dans ce moment à donner des ordres sur le théâtre , ne put nous secourir ; mais Alphonse , qui se trouvait près de nous, me saisit, et malgré mes cris qui ne lui recommandaient que ma mère , il me transporta hors du danger ; sans s'arrêter, fermant les yeux sur le péril auquel il s'exposait encore , il courut la chercher, et bientôt me la ramena.

Le duc était revenu ; une foule immense s'empressait autour de moi: mais dès que j'aperçus ma mère, je

les oubliai tous. Fondant en larmes, je me jetai à ses pieds : je remerciais le ciel, je bénissais Alphonse, je baisais les mains de ma mère; et je ne sais même si, dans mon trouble, mon front ne s'est pas posé un instant sur celles d'Alphonse qui la soutenait encore. Notre excellente mère me pressait dans ses bras, sur son sein, et ne pouvait se détacher de moi que pour contempler Alphonse. Elle le supplia de regarder notre maison comme la sienne, et votre Emilie comme sa sœur. Je ne lui parlai point; mais en entendant ma mère, j'éprouvai une joie extrême, et jamais je n'ai senti plus vivement combien il fallait que j'en fusse aimée, pour que sa reconnaissance s'exprimât avec tant de chaleur.

P. S. Je n'ai pas pu dormir cette nuit ; j'avais été trop émue tour à tour de frayeur et de joie. Je vous écris depuis six heures, il n'en est pas encore sept ; le tems est superbe, je vais essayer de me promener. Jusqu'à présent je n'avais pas osé retourner au rocher, me persuadant qu'il était l'objet des promenades d'Alphonse ; que peut-être son chagrin lui faisait chercher la solitude. Je répugnais également à y aller seule et à y mener du monde : mais aujourd'hui qu'il est trop matin pour craindre de l'y rencontrer, j'avoue que j'ai besoin de me retrouver à la place où je l'ai vu pour la première fois ; il me semble que là je jouirai mieux, s'il est possible, de mon bonheur et de ma reconnaissance.

LETTRE VIII.

Mme. la comtesse de Foix à la marquise d'Astey.

Compiègne, ce 31 juillet 176...

O ma fille ! quelle mère peut se flatter d'avoir la confiance de son enfant, puisque ma tendresse n'a pu m'obtenir celle de votre sœur ? Emilie aime un étranger ; et j'ignorais même qu'elle le connût : elle l'aime, ma fille ; et peut-être cette première impression va-t-elle préparer le malheur du reste de sa vie.

Emilie m'a dit avoir mandé à votre fille le danger que nous avions couru, et celui qu'Alphonse avait bravé pour nous secourir. Avec quels transports je le remerciai d'avoir sauvé

votre sœur ! devais-je craindre alors que ma reconnaissance dût être si promptement changée en une mortelle inquiétude ?

Hier, dès huit heures du matin, j'entendis la voix d'Emilie dans la chambre qui précède la mienne. J'étais encore dans mon lit, à peine éveillée, lorsque je la vis paraître suivie d'Alphonse. En entrant elle s'écria : *Le voilà, maman, le voilà!* Actuellement je me rappelle que sa voix avait un accent de sensibilité et de bonheur qui aurait dû me frapper ; mais j'avoue que je ne le remarquai point : cependant je ne comprenais pas trop comment ils se trouvaient ensemble de si bonne heure. Toute occupée des obligations que nous avons à ce jeune homme, je l'en remerciai de nou-

veau. Il faut que la tendresse et la joie qui étaient dans mon âme aient passé dans mes expressions, car il parut touché de ma gratitude, et félicita votre sœur d'avoir des parens bons et indulgens. Ces derniers mots lui arrachèrent un profond soupir: dans l'instant, ma fille, le visage d'Emilie changea; elle était gaie, contente; aussitôt elle devint triste: des larmes s'échappèrent de ses yeux. Dans l'instant aussi je fus éclairée, je fus sûre qu'elle l'aimait.

Emilie voulant, je crois, distraire Alphonse, se mit à parler avec volubilité de la manière dont elle l'avait surpris dans le parc. « *Maman*, me dit-elle, *en arrivant à la cime du rocher, j'ai aperçu monsieur qui dessinait. Il était si préoccupé qu'il ne m'a pas entendue venir, et*

je l'ai regardé long-tems travailler sans qu'il s'en doutât. Il a fait de cette partie du jardin un paysage charmant : la source, la rivière, les groupes d'arbres, y sont représentés ; et sous le saule, à l'endroit même où il était assis, il a placé une femme dont il s'occupait à retoucher les traits, lorsqu'enfin il m'a vue. » En même tems elle le pria de me faire voir son ouvrage. Après en avoir loué l'ensemble, je remarquai que le portrait devait être celui d'une très-belle femme.— *C'est une figure d'imagination*, reprit vivement Emilie. — *Non, mon enfant, c'est un portrait.* — Ma fille, que j'ai souffert en voyant de quel air triste et oppressé votre sœur a répondu : — *Vous croyez, maman?* — *Si Monsieur eût travaillé*

d'idée, il aurait formé des traits plus parfaits ; cette tête a des défauts et des grâces qui n'appartiennent qu'à la nature. Alphonse avoua que c'était une personne qu'il avait connue en Espagne. — *Ce qui m'empêchait de le croire,* reprit sèchement Emilie, *c'est qu'il me semble que vous auriez dû la placer dans les lieux où vous l'avez vue.* Mais honteuse d'avoir montré de l'humeur, elle ajouta : *Si je faisais un dessin où je voulusse vous représenter, ce serait dans le petit sentier. — Quel sentier?* repris-je ; car chaque mot redoublait mon étonnement et mon inquiétude. *Celui qui est près de la rivière. — Vous y avez donc vu Monsieur? — Oui, maman.* — Emilie me laissa le dessin entre les mains, et s'en alla prendre son ou-

vrage à l'autre bout de la chambre. Pendant ce tems, Alponse m'expliqua que s'étant promené *souvent* dans cette solitude, il avait désiré en conserver le souvenir, et qu'il y était venu ce jour même pour achever d'en tracer la vue, avant que personne fût éveillé dans le château.

Ma fille ! quelle douleur je ressentais en examinant votre sœur, en la voyant travailler avec une agitation qui augmentait à mesure que je la regardais ! Il est bien certain qu'elle ne m'a point parlé de sa rencontre avec Alphonse. Lui-même convient qu'il est venu *souvent* dans cette retraite. Emilie l'y a-t-elle rencontré par hasard ? L'y aurait-elle vu plusieurs fois ? Que peut donc avoir le sentier de si remarquable?... Cependant, quoique le trouble de votre

sœur me persuade qu'elle n'a pas vu sans émotion un jeune homme si parfait, il est vrai, que la nature semble avoir pris plaisir à le former; au moins l'ingénuité d'Emilie, son propre étonnement me prouvent qu'elle l'ignore elle-même.

Tous trois livrés à nos différentes pensées, nous gardions le silence depuis long-tems, lorsqu'Alphonse l'interrompit en disant qu'il était venu demander nos ordres pour l'Espagne. — *Vous allez donc partir*, reprit douloureusement Emilie. — *Demain à votre réveil je serai déjà loin de Compiègne.* Il ajouta qu'il espérait la voir le soir au bal. —*Ce sera peut-être la dernière fois de notre vie !* ... répliqua votre sœur avec une voix si faible, qu'Alphonse prit le même ton, et lui répondit

trop bas pour que je pusse l'entendre. — Alors j'appelai Emilie ; je la priai de me rendre mille petits services qui devaient la rapprocher de moi et lui donner le tems de se remettre : c'était mes coussins à replacer,.... un livre à chercher ;... on m'apporta une lettre, je l'envoyai aussitôt y répondre ; et désirant qu'elle ne revît plus Alphonse, je profitai de son absence pour lui souhaiter un heureux voyage, et je le congédiai avec une politesse qui ne lui permettait ni de retarder son départ, ni de se plaindre.

A peine était-il sorti qu'Emilie rentra. Elle fut si frappée de ne plus retrouver Alphonse, qu'elle devint pâle, et restait immobile à la porte : je lui dis sèchement de s'avancer ; car quoiqu'elle me fît pitié, je ré-

solus de donner un motif naturel à des larmes qui étaient près de couler. Je la grondai donc sur sa lettre; l'écriture en était mauvaise, le style gauche, maussade. Emilie pleura, mais c'était en s'excusant; et j'espérai qu'en lui causant cette légère peine, je l'empêcherais de s'étonner du chagrin qu'elle ressentait et d'en connaître la source. — Tout le jour j'ai donné à cette âme active des émotions qui devaient éloigner Alphonse de son esprit. Pour la première fois, je lui ai parlé de ma santé. Jusqu'à présent Emilie m'a vue souffrir avec chagrin, mais sans réfléchir que de vives et constantes douleurs sont presque toujours les symptômes d'une maladie mortelle. Dans ce moment, en l'éclairant sur le danger de mon état, je lui ai avoué

que je me sentais plus malade qu'à l'ordinaire. Emilie, qui m'entendait me plaindre pour la première fois, s'est désespérée : elle a passé la journée entière à côté de moi ; le plus souvent à genoux près de ma chaise longue, la tête appuyée sur mes mains, elle fondait en larmes. Alors je ne me suis plus occupée que de la rendre à l'espérance. Je savais bien que ce premier coup porté lui laisserait une impression assez forte pour qu'Alphonse fût oublié longtems. Qui sait même si, en l'empêchant de sentir ce vide immense qui suit toujours l'éloignement de la première personne qu'on a distinguée, je n'aurai pas réussi à l'aveugler sur l'intérêt qu'Alphonse lui inspire ?

Ma fille, quoique ma tendresse, mes soins n'aient pu garantir Emilie

d'un sentiment si dangereux, que cela ne vous empêche pas d'être bonne et indulgente pour vos enfans; n'oubliez pas que, si leur affection pour vous ne peut les préserver d'une erreur, au moins elle vous laissera le moyen d'en affaiblir les effets.

LETTRE IX.

Mlle. de Foix à Mlle. d'Astey.

Compiègne, ce premier août 176...

SAVIEZ-VOUS ce fatal secret? Notre mère attaquée d'une maladie mortelle, frappée sans ressource! plus de ressource, elle me l'a prononcé!... Je ne puis le croire : la mort de ma mère est un malheur sur lequel je ne m'étais jamais arrêtée ; jamais je n'avais pensé que je pusse la perdre. Je n'ai encore vu mourir personne ; ma mère était-elle destinée à me faire envisager, pour la première fois, la nécessité et les horreurs d'une éternelle séparation! Ma mère sans ressource!

O mon Dieu ! si vous daignez m'écouter, conservez ma mère, accordez-lui de ma vie les jours auxquels ma jeunesse peut prétendre.

Ma sœur, je ne saurais écrire plus long-tems.

LETTRE X.

Mme. la comtesse de Foix à Mme. la marquise d'Astey.

Compiègne, ce 10 août 176...

Je vais quitter Compiègne, ma chère fille ; je crains que le bois, la rivière, le sentier ne rappellent trop à votre sœur l'aimable Alphonse. Depuis qu'Emilie connaît le danger de mon état, elle n'a consenti à se promener qu'une seule fois. A son retour, je vis qu'elle avait pleuré ; mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, et lui demandai seulement si elle avait été loin : je pensais bien qu'elle revenait du rocher ; mais je désirais lui donner l'occasion de me le dire.

Je ne veux point qu'elle croie devoir me cacher un de ses sentimens. C'est à moi à la distraire d'Alphonse ; et si je ne puis y réussir, s'il faut qu'il l'occupe malgré mes soins, je dois l'amener à m'en parler quand elle y pense, et même le nommer la première plutôt que de la laisser y rêver. Je ne m'étais point trompée, ma fille ; votre sœur me répondit qu'elle avait été jusqu'au grand saule. — *Ce pauvre Alphonse !* reprise-je, sans la regarder, et comme si je me parlais à moi-même, *il nous a sauvées d'un grand péril.* — Elle détourna la tête, et répondit après un profond soupir : *Au moins on pouvait échapper à ce danger.* Je vis qu'elle faisait allusion à mon état ; et ne voulant pas la laisser s'arrêter sur une idée affligeante, je profitai de

de cette occasion pour lui demander ce qu'Alphonse lui avait dit le jour de son départ. Elle m'apprit que, lorsqu'elle lui avait témoigné la crainte de ne plus le revoir, il avait répondu que peut-être il lui amenerait bientôt une amie, une compagne. Emilie ajouta, en levant les yeux au ciel : *Il mérite bien d'être heureux !* — *Vous l'aviez donc rencontré dans le parc ?* — *Oui, maman ; vous savez que je l'avais trouvé si attaché à son ouvrage, qu'il ne m'avait pas entendue venir ; mais aussitôt qu'il m'eut aperçue, je le remerciai de vous avoir rendue à vos enfans...* Ici elle soupira encore ; cependant, après quelques minutes, elle se ranima tout à coup, et reprit : *Ce jeune homme a un bien bon cœur. Vous savez, maman, comme il a*

l'air affligé; eh bien ! en lui exprimant ma reconnaissance , ma satisfaction , j'ai vu qu'il partageait mon bonheur ; son visage s'est éclairci, la joie y a brillé un instant , et il s'est écrié que, sans le plaisir de nous avoir été utile, rien ne l'aurait attaché à la France ; mais qu'à présent il se la rappellerait toujours. C'est bien aimable, maman. — *Oui,* répondis-je , sans lever les yeux , car je craignais qu'elle n'aperçût le trouble que me causait son émotion. Elle continua vivement : *Je l'ai assuré qu'il était impossible qu'à l'avenir je me trouvasse dans un danger sans penser à lui. Maman , j'ai voulu qu'il vînt vous voir aussitôt : mais en chemin je me suis imaginée que peut-être il nous croirait insensibles à ses peines , si je ne lui*

en parlais point; et ce serait bien mal, lorsque lui n'a pas hésité à nous secourir. Cependant, ne sachant comment lui témoigner mon intérêt, j'ai balbutié que je m'étais bien aperçue qu'il avait des chagrins..... Il a paru surpris; et craignant de l'avoir embarrassé, j'ai bien vite ajouté que je n'en demandais point le motif; que je n'entrerais pas dans ses peines malgré lui, mais que je désirerais bien qu'il fût plus heureux!... Ah! maman, il a dû voir que ce désir était sincère! — Hélas! je ne le voyais que trop moi-même; car depuis que je lui ai parlé de mon état, c'est la première fois que votre sœur a paru contente. Mes souffrances, mon danger peuvent toujours la distraire d'Alphonse; mais Alphonse seul a pu suspendre son inquiétude.

Que je suis faible, ma fille, en m'affligeant de voir l'intérêt qu'il lui inspire ! Sa gaieté me causait une satisfaction involontaire ; j'étais bien aise de retrouver quelques signes de joie sur ce visage que j'avais toujours vu si heureux !

Vous devez juger que mes projets sur le duc sont suspendus. D'ailleurs, Alphonse réunit tous les avantages de naissance et de fortune que M. de Candale peut offrir : s'il revient ;.... si votre sœur était l'objet de son retour ! .... Il est des instans où le désir de voir Emilie heureuse m'aveugle jusqu'à me dissimuler les difficultés d'un pareil mariage. Un étranger !... et cette amie !... cette compagne !... Ah ! suivons ce que la raison prescrit ; tâchons d'arracher Emilie à ce dangereux intérêt ; mais avec dou-

ceur, sans augmenter sa peine, et bien résolue de faire son bonheur, s'il est possible un jour de la rendre heureuse.

LETTRE XI.

Le chevalier de Fiesque à Madame de.....

Compiègne, ce 25 août 176...

Elle n'est plus à Compiègne ! *elle* par excellence, celle que tout le monde regrette, que chacun loue, dont nous parlons tous sans avoir besoin de la nommer ; la belle, la charmante Emilie a quitté Compiègne : et jugez, ma cousine, si je n'ai pas les plus grands droits à votre estime, à ma propre admiration, en vous assurant que sa présence m'enchantait et que son départ me ravit. Oui, je suis charmé qu'elle soit éloignée de M. de Candale : jamais sa vanité

ne m'a paru plus ridicule que depuis qu'il veut être distingué par mademoiselle de Foix. Je crois aussi que tous nos jeunes gens se sont donné le mot pour lui persuader que sa gloire est intéressée à l'obtenir ; ils ne cessent de lui exalter le bonheur de celui qui la possédera. Je suppose qu'aucun d'eux n'osant y prétendre, ils souhaitent la voir épousée par un homme qu'elle ne saurait aimer ; en effet, un pareil mariage est bien propre à faire naître l'espérance, au lieu de la détruire.

Hier M. de Candale donna une fête à mademoiselle de Foix. Imaginez qu'à cette fête où il ne l'a pas quittée un instant, je l'ai toujours entendu l'entretenir de lui. Il était à table près d'Emilie ; le hasard m'avait placé vis-à-vis d'eux : pendant tout

le repas il n'a cessé de lui parler de ses propres agrémens, de son bon goût, de ses succès, de ses possessions. Il lui détaillait l'étendue de ses études, la protection qu'il accordait aux lettres, l'étonnante discipline de son régiment, l'espoir que la guerre le mettrait bientôt en évidence. Il s'étendait sur la conduite qu'il aurait alors, sévère avec les officiers, exact pour le soldat, supérieur à tous, camarade le jour d'une bataille; peu s'en fallut que mademoiselle de Foix ne crût voir en lui le sauveur de son pays, qui fort heureusement se trouve en pleine paix. Cependant, à chaque éloge qu'il se donnait, elle baissait la tête par politesse; mais je remarquai avec plaisir que sa sincérité ne lui permettait pas d'y joindre le plus léger

compliment. Ce qui me toucha davantage, c'est que deux fois ses yeux rencontrèrent les miens, et deux fois elle rougit en s'apercevant que je devinais l'ennui que le duc lui causait. Depuis cet instant, lorsque la vanité de M. de Candale se montrait d'une manière plus triomphante, elle me regardait involontairement, et ne pouvait s'empêcher de sourire. M'imaginant qu'il lui serait peut-être agréable que quelqu'un se moquât de lui, je le persiflai sur toutes ses prétentions; Emilie riait, mais Mme. de Foix affectait un sérieux imposant, qui, je lui en demande pardon, me contenait bien moins que je n'étais excité par la gaieté naïve de sa fille.

Ah! mère trop ambitieuse, comment oserez-vous donner à votre fille un mari dont elle s'est déjà moquée

dans son cœur, dont les travers l'ont déjà fait rougir ? Et vous, jeune innocente, vous flattez-vous que je puisse oublier ce regard qui venait chercher les miens ? Croyez-vous ne m'avoir rien dit parce que vous ne m'avez point parlé ? Oh ! il n'en sera pas ainsi : si mon malheur et le vôtre permettent que M. de Candale vous épouse, mes yeux vous suivront sans cesse ; vous n'aurez pas une pensée que je ne vous fasse sentir qu'elle m'est connue ; et je vous forcerai à me prendre pour ami, pour confident, et peut-être pour consolateur.

LETTRE XII.

Mme. la comtesse de Foix à Mme. la marquise d'Astey.

Aumale, ce premier septembre 176....

Je ne vous écrirai qu'un seul mot, ma chère fille, pour vous dire que nous sommes heureusement revenues à Aumale : mais quelle différence de ce voyage à celui que j'ai fait pour me rendre à Compiègne ! Alors j'étais bercée d'orgueilleuses chimères ; Emilie l'était par l'espoir de tous les plaisirs : un seul instant, une première impression a détruit mes espérances et sa gaieté ; je la ramène triste, ses couleurs sont effacées ;

Emilie sourit quelquefois, mais elle ne rit plus.

En sortant de Compiègne, nous avons passé devant le rocher d'Alphonse ; car c'est ainsi que votre sœur et moi l'avons nommé, pour ainsi dire sans nous en apercevoir. Emilie a baissé les yeux : ô bizarrerie inexplicable de l'amour! Tant qu'elle aurait pu voir le rocher, ses regards l'ont évité ; mais à l'instant où nous allions descendre une montagne qui devait nous le dérober sans retour, elle a penché sa tête hors de la voiture pour le voir une dernière fois. Se trompait-elle elle-même, ou croyait-elle que, parce que l'horizon était agrandi, je ne devinerais pas le seul point qu'elle y cherchait ? Quand il n'a plus été possible de l'apercevoir, Emilie s'est

appuyée doucement contre la portière, est restée quelque tems rêveuse; mais bientôt elle s'est ranimée pour ne s'occuper que de moi. Avec quelle tendre inquiétude elle cherchait à deviner ce qui pouvait me soulager! Quelquefois, prenant mes pieds, les posant sur ses genoux, elle me forçait ainsi à chercher un peu de repos; se plaçant dans des situations gênantes, elle ne montrait qu'une douce satisfaction. D'autres fois, elle lisait, elle chantait les airs que j'aime, quoique l'air et le bruit l'obligeassent de forcer sa voix d'une manière pénible. Sa sensibilité, sa douceur paraissent augmentées. Malheureuse enfant! faut-il que non-seulement son âme soit livrée à un sentiment aussi dangereux que l'amour, mais encore qu'elle s'attache plus

fortement à tout ce qu'elle a aimé jusqu'ici !

En arrivant nous avons été d'abord dans la chambre de votre père; il nous a reçues avec plaisir, mais à peine nous reconnaissait-il. *C'est madame*, lui criait-on ; *c'est mademoiselle :* et il souriait sans comprendre ce qu'on voulait lui dire. Emilie l'a embrassé. Hélas ! c'est par elle qu'il a commencé à se souvenir de moi ; aussi, est-ce par mes enfans que, malgré la différence de nos âges, j'ai senti pour lui cet extrême attachement que rien n'a jamais altéré.

LETTRE XIII.

Mademoiselle de Foix à mademoiselle d'Astey.

Aumale, ce 20 septembre, 176...

Il y a bien long-tems que je ne vous ai écrit, mon aimable sœur; mais j'ai été si occupée de ma mère, si effrayée de l'arrêt qu'elle m'avait prononcé, qu'il semblait que toutes les autres affections de mon âme fussent suspendues. Je pensais à vous; mais il m'aurait été impossible de vous le dire. Je devinais votre inquiétude, et cependant je ne pouvais ni pleurer avec vous, ni même chercher à vous rassurer. Aujourd'hui je crois pouvoir vous man-

der que notre mère est mieux ; oui, sensiblement mieux : depuis huit jours son sommeil est tranquille et son visage serein. Avant-hier je me suis mise à genoux près de son lit ; j'étais tremblante, car elle m'a paru si frappée de son état, que je craignais qu'elle ne voulût pas me croire et ne détruisît ma confiance : *Maman*, lui ai-je dit, *vous êtes mieux.—Oui, ma fille.—Maman, vous nous serez rendue !* — *Je le souhaite autant que mon Emilie.* — *Maman !* ai-je ajouté en joignant les mains, *dites-moi que vous le croyez aussi !* Elle m'a regardée en souriant, a levé les yeux au ciel, et m'a répondu : *Je l'espère.* Mon amie, ce mot a pénétré mon âme...Je baisais les mains de ma mère, sans que mes larmes pussent s'arrêter ; je remerciais

merciais le ciel, je le suppliais de nous la conserver.

Ma mère a repris avec ses forces l'habitude de faire le bien, de s'occuper des autres. Vous savez les malheurs arrivés à M. de Cezannes. Ma mère avait sollicité une place de chanoinesse pour sa fille aînée ; ayant appris hier qu'elle serait admise au chapitre de ......, elle m'a envoyée lui porter cette bonne nouvelle. Après trois lieues d'un chemin de traverse détestable, je suis arrivée à une petite ferme, seul bien que Mme. de Cezannes ait conservé de son ancienne fortune. En approchant de cette humble retraite, je me suis sentie rougir du nombreux domestique qui m'environnait. Jusque-là ma fortune ne m'avait jamais embarrassée. Il me semble, mon amie,

que le pauvre né dans la misère, peut voir notre luxe avec l'espoir qu'il en obtiendra plus facilement des secours ; mais cet aspect doit réveiller les regrets de celui qui a joui des mêmes avantages, et peut-être même lui donner cette sorte de honte qui accompagne le malheur. Je suis descendue à quelque distance de la maison. En y entrant, j'ai trouvé tous les enfans si mal vêtus, leur mère si triste, que mon cœur s'est serré au point de ne savoir comment leur annoncer leur bonheur. Enfin, avec un embarras inexprimable, j'ai présenté à Mlle. de Cezannes le ruban et la croix qui assurent son existence. Ma sœur, toute la famille me regardait avec ravissement. Que j'aimais ma mère! comme mon âme s'élançait vers elle! Vous m'accusez d'être

romancsque ; est-ce l'être, mon amie, que d'éprouver cette passion pour la vertu, qui fait qu'une bonne action me transporte et que je ressens jusqu'au fond de mon âme la gratitude comme le chagrin des infortunés?

Ce matin, à peine ma mère a-t-elle été éveillée, qu'on lui a annoncé Mme. de Cezannes et ses six enfans. En entrant, elle a pris la main de ma mère, l'a pressée contre son cœur; et lui montrant sa nombreuse famille: *Jugez, Madame*, a-t-elle dit, *de mon malheur et de ma reconnaissance.*

Je me suis empressée de lui approcher un fauteuil près du lit de ma mère. Tous ses enfans se sont assis autour d'elle, à l'exception d'une petite fille de trois ans qui est restée debout, appuyée contre les genoux

de Mme. de Cezannes. Pendant qu'elle parlait de ses chagrins, je voyais la petite enfant qui levait les yeux avec timidité jusqu'à ma mère. Puis, lorsqu'elle croyait n'être pas vue, elle approchait ses petites lèvres l'une contre l'autre, comme si elle eût voulu l'embrasser; mais dès que ma mère la regardait, elle baissait bien vite les yeux, et refermait sa petite bouche. Je sentis qu'on lui avait souvent répété d'aimer la bonne dame qu'elle allait voir. Comme la reconnaissance de Mme. de Cezannes se peignait bien mieux par l'affection de cette petite fille, que par ses propres remercîmens! Je fis remarquer à ma mère cet aimable enfant: elle me dit de la mettre sur son lit; dans l'instant, le visage de la petite changea; elle allait pleurer, mais

je courus lui chercher du bonbon, des joujoux, enfin les biens à sa portée. C'est alors qu'elle embrassa ma mère, qu'elle commença à lui parler. Dès qu'elle eut dit le premier mot, elle ne cessa de rire, de babiller, et sa petite âme s'ouvrit à la reconnaissance, avant d'avoir connu le malheur. Une matinée comme celle-là doit avancer la guérison de ma mère: je crois même qu'en voyant cette heureuse famille, une personne triste eût oublié un instant ses propres chagrins.

LETTRE XIV.

Mme. la comtesse de Foix à Mme. la marquise d'Astey.

Aumale, ce 9 octobre, 176...

Vous avez bien raison, ma fille; et j'aurais souhaité, comme vous, que votre sœur pût épouser Alphonse. Ce n'est pas que je croie insurmontable l'intérêt qu'il lui a inspiré; mais je suis sûre que cette préférence qui m'inquiète aujourd'hui, aurait fait son bonheur s'ils avaient dû être unis. Cependant c'est une chimère dont il ne faut point s'occuper. Je sais qu'Alphonse n'est venu à Compiègne que pour obéir aux ordres de son père; qu'aussitôt après son retour en Es-

pagne, il épousera une jeune personne charmante, et qui est probablement cette amie, cette compagne dont il a parlé à votre sœur. Emilie en est instruite aussi, et sa tristesse ne m'a point paru augmentée ; elle ne parle même plus d'Alphonse : mais, comme je vous l'ai déjà dit, sa sensibilité s'accroît chaque jour. Ce ne sont plus, comme autrefois, les maux du corps ou les revers de la fortune qui seuls excitent sa pitié ; ce sont les chagrins dont elle ignore le motif, un air triste, une expression touchante, qui lui causent de l'émotion. Elle semble avoir appris tout nouvellement qu'on peut porter du bonheur, de la consolation, là même où les secours ne sont pas nécessaires. Cependant, si ce n'est plus d'Alphonse qu'elle s'occupe, je suis obligée

de m'avouer que tout ce qui le rappelle, la frappe et l'intéresse encore. Mais en même tems je m'aperçois, avec plaisir, que ce sentiment a pris la teinte douce et tendre de son caractère; et j'espère que bientôt l'absence effacera une impression que la pitié a fait naître, et qu'aucun espoir n'entretiendra. Je me persuade même que cette espèce de mélancolie contribuera peut-être à rendre le cours de sa vie plus tranquille.

Ma fille, en entrant dans le monde, je croyais que le bonheur était dû à ma jeunesse; je le cherchais dans tout ce qui m'environnait, sans réfléchir que chercher, désirer les plaisirs, c'est déjà n'être plus heureux. Enfin je devins mère : c'est près de votre berceau que je re-

trouvai

trouvai mes vertus et ma raison. L'amour maternel est le seul bonheur qui surpasse toutes les promesses de l'espérance, le seul que l'imagination ne saurait atteindre. Pourquoi ne me flatterais-je pas, si je réussis dans mes anciens projets, que le même sentiment rendra mon Emilie au même bonheur? Comme moi, elle chérira sa famille, sans avoir cru, comme sa mère, aux illusions du monde. Si l'amour a causé son premier trouble, un autre amour et plus tendre et plus doux remplira son âme et sera sa récompense.

Ma chère fille, embrassez vos enfans pour moi. En les tenant dans vos bras, rappelez-vous que j'éprouvais une satisfaction semblable à vous presser dans les miens. Que la ten-

dresse qu'ils vous inspirent ajoute à celle que vous me portez, comme à celle que je ressens. — Adieu, ma chère fille.

LETTRE XV.

Mme. la comtesse de Foix à Mme. la marquise d'Astey.

Aumale, ce 25 octobre, 176...

Je ne vous écrirai qu'un mot, ma chère fille, pour vous dire que demain nous célébrons la naissance d'Emilie. Le duc de Candale m'a écrit pour me demander la permission de se joindre à ma famille dans cette circonstance : j'ai accepté avec empressement cette marque d'amitié. Chaque jour me ramène plus vivement à mes anciens projets. Alphonse doit être marié actuellement ; ainsi je ne sais pourquoi j'aurais la faiblesse de ménager une prévention qui n'est

plus qu'une folie. M. de Gandale apportera à sa femme toutes les jouissances que l'ambition peut offrir, une belle figure, quelques défauts il est vrai, mais qui tiennent à des agrémens : d'ailleurs il réunit tant d'avantages, qu'il n'est pas une mère qui ne souhaitât lui donner sa fille ; et votre sœur a une âme tendre, un esprit doux, flexible, qui me persuade que si même elle épousait le duc sans l'aimer, l'habitude, l'amour de ses devoirs l'attacheraient promptement à lui. Une honnête femme aime bientôt un bon mari. Je suivrai donc mes premières idées, mais sans en presser l'exécution.

Je vous quitte pour donner divers ordres; car je veux que ma maison ait un air de fête : il y aura un concert, un bal. Le duc amenera avec

lui plusieurs jeunes gens, entr'autres le chevalier de Fiesque ; ils se disent amis et sont toujours ensemble. Vous jugez quel intérêt j'ai à soigner un homme qui pourra tant influer sur le bonheur d'Emilie, si mes espérances se réalisent. Je ne puis cependant m'empêcher de rire encore d'une ingénuité de votre sœur, qui me demandait l'autre jour : *Est-ce par goût ou par malheur que ces Messieurs sont inséparables ? car ils ne se quittent point, et se moquent toujours l'un de l'autre.* Il est vrai que ce persiflage continuel doit étonner beaucoup une âme jeune et vive. Cet âge est sans indulgence ; il croit à la perfection, et ne sait pas qu'il faut composer avec mille petits inconvéniens, avant de trouver une qualité réelle. Emilie ignore que ce qu'on

appelle l'usage du monde, consiste à ne s'appesantir sur rien, à se jouer de ses sentimens, de ses ridicules, des défauts, des vertus des autres; pourvu qu'on n'aille jamais assez loin pour offenser l'amour-propre de personne: et l'on est reconnu aimable, lorsque celui à qui s'adresse une mauvaise plaisanterie, peut en rire autant que celui qui la fait. Je sais ce que sont des travers, ma fille; mais voilà le monde. Nous ne le réformerons point; il vaut mieux rire avec lui que d'être sa victime. J'avoue de plus que quelquefois le chevalier de Fiesque m'a amusée jusqu'à m'en étonner moi-même, et que souvent j'ai aperçu beaucoup de bon sens à travers sa légèreté.

P. S. J'oubliais de vous dire que

je n'ai point appris à votre sœur que M. de Candale viendrait demain ; je veux que la surprise ajoute encore au mérite d'une attention si agréable.

~~~~~
~~~~~

LETTRE XVI.

Le chevalier de Fiesque à Mme....

Aumale, ce 26 octobre, 176..

D'APRÈS vos conseils, j'avais fait les plus belles résolutions de me sacrifier à la vertu, d'éviter mademoiselle de Foix : cependant c'est de chez elle que je vous écris, ma belle cousine. M. de Candale y est venu; je l'ai suivi. Ne grondez pas encore; voici mes dernières résolutions. Si elle épouse M. de Candale, pourquoi me défendrais-je de chercher à lui plaire? Pourquoi me serait-il interdit d'essayer de séduire un cœur qu'il n'aura pu rendre sensible, et que tous les hommes attaqueront?

Mais si on la marie à quelqu'un qu'elle puisse aimer, mes vœux pour son bonheur accompagneront à l'autel les sermens qu'elle y prononcera. Jamais je ne me suis permis de troubler une union où il pouvait y avoir de là félicité. J'ai des principes aussi, moi ! oui, des principes, et peut-être plus difficiles à suivre que les vôtres.

Vous vous annoncez incapable d'erreurs, prête à tout immoler, je ne dis pas à la vertu, mais même aux convenances. Vous remplissez avec autant d'exactitude les moindres égards que les plus impérieux devoirs. Votre raison, vos goûts ne sont jamais consultés : ainsi point de choix, point de combats, et par conséquent peu de mérite ; le premier pas décide du reste de la vie. Au

lieu que moi, je me détermine après avoir écouté ma faiblesse. Obligé d'y résister quelquefois, c'est en y compatissant : je discute avec elle, je lui représente combien c'est mal de troubler la paix des époux, bien entendu que la paix existe réellement; car, si au contraire je découvre qu'un autre pourra être heureux, j'appelle tous mes goûts, tous les moyens de plaire : plus de représentations, point de remords; le défaut qui me fera réussir, sera le mieux venu, je m'y abandonne.

Ma belle cousine, vous voulez faire le bien, et je prétends tout au plus m'abstenir du mal. J'aime la vertu, mais je pardonne les erreurs. Personne même n'écoute et ne loue plus haut que moi certains rigides fastueux que je pourrais nommer.

C'est un petit tribut que ma complaisance accorde à leurs privations ; car c'est la vanité qui les dédommage : et je crois en vérité qu'ils trouvent autant de bonheur à vaincre leurs passions, que nous éprouvons de plaisir à satisfaire les nôtres. Mais revenons à Emilie. C'était hier le jour de sa naissance : le duc de Candale, averti par Mme. de Foix qu'on devait la célébrer chez elle à la campagne, me proposa de venir voir *une fête de village*.

Toute la famille était à table lorsque nous arrivâmes. Je vous répète que Mme. de Foix a le projet de donner sa fille à M. de Candale. Quand nous entrâmes, quoiqu'elle nous attendît, que sûrement elle se fût préparée à nous recevoir, elle regarda avec inquiétude si Emilie

était dans son jour de beauté, s'il ne manquait rien à l'élégance de son habit, et ne put même s'empêcher de retoucher quelque chose à sa coiffure : sont-ce là des prétentions?

Vive le mariage dans ce bon pays de France ! ce n'est jamais, non jamais à son heureux époux, que la jeune compagne cherche à plaire. Après l'union, les femmes les plus vertueuses prétendent à l'estime de leurs maris; quelques-unes, plus tendres, désirent en être aimées : mais leur plaire ! aucune ne s'en donne la peine. Avant la célébration, c'est la mère qui fait tous les frais, toutes les avances pour sa fille; et lorsqu'elle est mariée, si sa coquetterie vient à paraître, c'est toujours pour inquiéter son mari. Il n'y a pas dix de ces messieurs qui connaissent la

moitié des agrémens de leurs femmes; mais en revanche, elles leur montrent tous leurs défauts sans aucun voile. Il me semble que je suis fort en train de moraliser; ne serait-ce pas l'annonce de quelque grand malheur ?.. Si j'allais sérieusement aimer mademoiselle de Foix !... Déjà rien de ce qui la concerne ne m'est indifférent; je me suis même surpris plusieurs fois doutant que mon ancien système fût propre au bonheur.... Oh ! je ne veux plus réfléchir... Continuons le récit de cette fête.

On avait entouré de chiffres et de fleurs la place qu'occupait mademoiselle de Foix. Son extrême beauté, l'éclat de sa parure frappèrent le duc d'une admiration nouvelle ; et jugez si je suis disposé à être amoureux, en apprenant que je me suis senti

jaloux !... Le même instant me fit voir et réunir les perfections d'Emilie et tous les ridicules du duc. J'étais indigné que le hasard d'une plus grande fortune lui donnât le droit de former des prétentions que je n'oserais manifester.—Au dessert, on vint avertir que plusieurs paysans des villages voisins demandaient à féliciter mademoiselle de Foix ; ils furent admis sans avoir attendu, et reçus avec cordialité. Emilie accepta, avec plaisir, les présens rustiques qu'ils lui offraient. J'entendis qu'elle leur promettait tout bas des secours analogues à leurs besoins ; et, dans ce moment, je lui sus gré d'être belle, d'être bonne, comme si elle n'eût désiré l'être que pour moi. Malgré l'état d'enfance où se trouve M. de Foix, il était présent à cette fête. Sa femme

et lui se joignirent à leurs fermiers pour boire à la santé et au bonheur d'Emilie. La moindre marque de déférence d'un père et d'une mère pénètre l'âme si vivement, que cette jeune personne se jeta aux pieds de ses parens, et s'écria qu'elle avait toujours été trop heureuse !

Le duc, spectateur muet de cette scène touchante, s'attendrit aussi ; du moins parlait-il à tout le monde de sa sensibilité. Je crois réellement que, depuis le dernier opéra, il ne s'était pas senti aussi ému. Mais ce tableau, loin de le porter à se rapprocher de la nature, à partager ses plus douces affections, lui rappela seulement les sensations factices que les drames ou les romans lui avaient procurées. Au lieu de jouir comme moi du bonheur de cette famille, il m'emmena

dans une autre chambre pour m'exalter le respect filial d'Emilie, l'amour de ses parens, la pieuse vénération de leurs domestiques. Il leur prêtait à tous des vertus exagérées dont ils n'avaient j'amais senti l'effort ni connu le besoin. Il est vrai qu'en parlant d'eux, il me forçait à l'écouter; et si j'eusse voulu l'entendre, il parlerait encore!.... Eh bien! malgré sa sottise, il sera l'heureux époux, et moi!... moi!... Je ne sais quel pressentiment m'annonce le trouble du reste de ma vie.

Le soir, il y eut un concert où Emilie put chanter en s'accompagnant, un bal où elle dansa avec une grâce enchanteresse : c'était la reine de la fête. Ah! combien elle eût été plus heureuse, si, perdue dans la foule, aucune distinction n'avait excité

cité la vanité de M. de Candale ! Pour me consoler, j'ai bien envie de m'écrier comme Mondor :

L'Hymen me la ravit, l'Amour me la rendra.

LETTRE XVII.

Mademoiselle de Foix à mademoiselle d'Astey.

Aumale, ce 8 novembre 176...

Je ne sais si ma mère a pris trop de fatigue, ou si elle a éprouvé trop d'émotions le jour qu'elle a bien voulu célébrer ma naissance; mais le lendemain elle a été saisie d'une fièvre assez forte qui ne fait qu'augmenter depuis trois jours. Cependant, loin de paraître inquiète, il règne sur son visage une joie surnaturelle, et qui me rassure; j'ose espérer, ma sœur, que ce n'est qu'un accident étranger à sa maladie.

Le duc de Candale est encore ici;

il n'a presque point quitté la chambre de ma mère depuis qu'elle garde son lit. Que je suis injuste! croiriez-vous que je lui sais mauvais gré des soins qu'il lui rend; que ses attentions me gênent, que je ne puis même rester près d'elle lorsqu'il s'en approche : mais, après m'être livrée à mon impatience, je m'en repens, et pour l'amour d'elle, je reviens lui dire quelques mots obligeans. Heureusement elle ne s'aperçoit pas que mes égards sont toujours la suite de quelque humeur qu'il faut réparer.

Mon amie, ce n'est pas vainement que ma mère aura été bonne; je le deviendrai pour l'imiter et surtout pour lui plaire. Je descends la retrouver; c'est pour mon bonheur que je lui rendrai les plus tendres soins, que je ne quitterai pas le chevet de son

lit, et pour sa satisfaction je préviendrai ses désirs. M. de Candale, je vais prendre mon ouvrage, m'asseoir près de vous, et vous écouter tant qu'il vous plaira m'ennuyer.... ; un sourire de ma mère sera ma récompense et mon encouragement.

Adieu, mon aimable sœur ; je vous donnerai, avec exactitude, des nouvelles de notre chère malade. Elle me paraît trop tranquille pour que nous devions craindre que cette fièvre soit dangereuse.

LETTRE XVIII.

Madame la comtesse de Foix à madame la marquise d'Astey.

Aumale, ce 12 novembre 176...

Je me sens bien mal, ma chère fille, et mes souffrances sont si cruelles, que je vous prie d'obtenir de votre mari la permission de venir me trouver. J'ai besoin de vous revoir, ma fille : venez ; et je suis obligée d'ajouter, *venez promptement.*

Emilie me soigne avec une extrême tendresse ; je lui cache mes maux le plus qu'il est possible. Pourquoi l'affliger si long-tems d'avance ? Pourquoi la faire mourir de mille

morts pour se préparer à une séparation inévitable, il est vrai, mais si douloureuse? Vous seule savez mon secret, ma fille, parce que depuis bien des années vous les possédez tous, parce que c'est à vous que je veux confier votre père et votre jeune sœur. Ah! sans ces raisons supérieures, je vous aurais caché aussi les approches de ce cruel moment. Je souhaite vous revoir, ma fille, vous embrasser, vous bénir : mais que le mot *adieu* ne se prononce pas entre nous; détournons même cette affreuse pensée.

Le duc de Candale ne me quitte point : il m'a demandé un entretien secret...; je crois en deviner le motif...... Je ne finirai cette lettre qu'après l'avoir vu.

Il sort de chez moi, il m'a priée de lui accorder Emilie en mariage. Quoique je m'y attendisse, mon cœur en a battu de joie. Au moins je ne la laisserai point sans appui, sans fortune : et puisque cette fatale substitution assure à M. de Candale les biens de votre père, c'est un grand dédommagement pour moi qu'une de ses filles en jouisse. — Quoique ce mariage soit l'objet de tous mes vœux, j'ai différé d'y donner mon consentement jusqu'à ce que j'aie celui de votre sœur; mais je ne doute point qu'elle ne cède à mes raisons et à mes conseils. Venez donc, ma fille : deux devoirs vous appellent.... ; votre mère a besoin de vous pour adoucir ses derniers instans; et il faut protéger Emilie à son entrée dans le monde.

LETTRE XIX.

Le chevalier de Fiesque à Mme....

Aumale, ce 13 novembre, 176...

C'EN est fait, mon sort est décidé! le duc de Candale a fait sa proposition; Mme. de Foix l'a écouté favorablement, lui a promis de parler à sa fille. La joie de la mère ne me permet point de douter du consentement de la jeune personne : lui sera-t-il permis d'avoir une opinion?

La voilà donc livrée à un homme qu'elle ne pourra jamais aimer! Cependant Mme. de Foix est ce qu'on appelle dans le monde une femme de mérite....., mère tendre, épouse fidèle, amie attentive, remplissant

sans

sans effort tous les devoirs. Elle va froidement immoler sa fille à l'ambition ; elle la donne à la fortune sans même y être condamnée par le besoin ; et elle sera généralement applaudie. Il est vrai que si j'avais sacrifié au bonheur de posséder Emilie, mes projets, mes espérances, l'ordre de Malte, les commanderies, enfin tout ; si, malgré mon peu de bien, sa mère l'avait accordée à mon amour, le monde nous aurait tous blâmés ; et si même Emilie s'était trouvée heureuse, on ne l'aurait pas cru, ou du moins aurait-on assuré que cela ne durerait pas. Quels usages! quelles mœurs! Mais je m'admire de m'en étonner, ou de m'en fâcher : en bon calcul, ne devrais-je pas être charmé de ce mariage ? N'est-ce pas me donner le droit de prétendre à son cœur

que de la livrer à un pareil mari ?

Imaginez qu'il est venu hier me conter avec une orgueilleuse satisfaction ce qu'il avait dit à Mme. de Foix, *la reconnaissance* qu'elle avait éprouvée, mais en même tems l'embarras où il se trouve envers madame d'Artigue : il ne veut point renoncer à la voir, à en être aimé ; cependant il craint ses éclats : il désirerait la ménager, concilier l'amour de la marquise et l'*idolâtrie* de sa jeune femme. Il parle de cette dernière comme d'un bien qu'il va acquérir, et que rien ne pouvant lui ôter, il n'aura pas besoin de soigner. *D'ailleurs*, m'a-t-il répété plusieurs fois, *Emilie est encore un enfant ; je ne lui dirai que ce qu'il faudra lui dire ; la marquise en sera contente....* Et voyant que je l'écoutais patiem-

ment, il m'a cru trop heureux de lui complaire, et a fini par me prier d'aller en ami commun prévenir Mme. d'Artigue de ce mariage. J'avais bien envie de m'y refuser, car je désirais voir Mlle. de Foix, juger sur sa figure des sentimens que la proposition du duc lui inspire; mais il m'a tant sollicité; ses premières idées deviennent si vite des désirs pressans, que je ne pouvais plus m'y refuser sans risquer de me brouiller avec lui. Assurément j'y suis moins disposé que jamais, et cette complaisance doit me l'attacher : du moins fera-t-elle que je pourrai être sans cesse dans sa maison, voir Emilie à toutes les heures, chercher à lui plaire. Le premier amant d'une femme est presque toujours l'ancien confident du mari. Ainsi donc je

pars, et je pars sans voir Mlle. de Foix : voilà, j'espère, ce qu'on appelle de la conduite !

Le duc, sorti d'embarras, est d'une joie, d'un ravissement, qui donnent à ses manières envers moi une tendresse que je pourrais prendre pour de la gratitude ou de l'amitié. Mais je ne m'y trompe point : loin de me savoir gré de ma complaisance, il me suppose trop heureux de le servir, et serait plutôt porté à me croire un sot de me déranger pour lui, que de réfléchir sur le motif qui me guide, et d'examiner si, par hasard, je n'aurais pas quelque intérêt personnel fort étranger aux siens. Au surplus, rien n'est si dangereux que de jouer au plus fin ; car peut-être que dans cet instant nous sommes tous deux, à notre bureau, à nous moquer l'un de l'autre.

Adieu ; je suis un peu de meilleure humeur en finissant cette lettre qu'en commençant à vous écrire. Un beau détachement de moi-même ne m'avait fait considérer d'abord que le malheur d'Emilie ; mais en pensant à ma propre situation, j'entrevois que ce mariage me convient fort. Je remarque aussi que je n'ai pas beaucoup de caractère ; car je déclamais vivement contre le mal, et me voilà tout disposé à en profiter. Qui sait même si une arrière-pensée ne me fait pas envisager une sorte de douceur à porter à Mme. d'Artigue l'affreuse nouvelle !... Au moins vais-je voir son amour-propre aussi humilié qu'il lui plaisait jadis d'offenser le mien ; je doute qu'elle s'en tire avec la même philosophie. Adieu : adieu, je pars.

LETTRE XX.

Mademoiselle de Foix à Mademoiselle d'Astey.

Aumale, ce 14 nov., 6 h. du matin.

La voilà donc expliquée cette étonnante prevention de ma mère ! M. de Candale est l'homme qu'elle a choisi pour gendre, sans savoir si ma préférence justifierait la sienne ; sans avoir même cherché à la faire naître ; aussi ne puis-je me résoudre à l'épouser. M. de Candale, si fat, si plein de son mérite, si constamment satisfait ! quel bonheur pourrai-je lui offrir ? Non, non, jamais.... jamais ! Est-ce moi qui ose prononcer que je ne me

soumettrai pas aux volontés de ma mère? moi qui lui étais si soumise!... Mais sûrement ma répugnance pour M. de Candale est naturelle, invincible; car jusqu'ici ses manières ne faisaient que me déplaire; à présent que je connais ses projets, il m'est devenu odieux.

Hier au soir, ma mère me fit asseoir sur son lit, prit ma main dans les siennes, et me découvrit les intentions de M. de Candale. Je me hâtai de refuser ce mariage : mais ma mère ne me laissa point le tems d'exprimer mes motifs; elle me ferma la bouche avec une de ses mains, et me représenta cette fatale substitution qui doit nous laisser sans fortune.... les avantages que celle de Mr. de Candale me procurera..... l'éclat attaché à son rang, à ses places.

De tels calculs ne pouvaient influer sur mon cœur ; à peine daignais-je y prêter attention : je laissai parler ma mère, parce que je n'osais pas l'interrompre ; mais j'étais bien décidée à ne pas me laisser convaincre. Cependant je fus révoltée quand elle crut pouvoir me déterminer, en me disant que la mort devant bientôt nous séparer, un mari, une existence considérable me rendraient cette perte moins sensible. Ma mère parler de mourir et pouvoir m'ordonner de la quitter, d'entrer dans une nouvelle famille ! Mon amie, je ne voulus plus rien entendre : à genoux à côté de son lit, je la suppliai de me garder auprès d'elle. Ma véhémence sembla l'offenser ; elle me protesta qu'elle ne voulait ni ne devait me laisser sans appui. Persuadée

que le seul désir de me former un établissement déterminait ma mère, je m'écriai : *Disposez de votre fille, vous en avez le droit ; mais mariez-moi à un de vos amis, à un homme de cette province, qui vivra près de vous : ah! du moins, que de ma maison je puisse toujours apercevoir la vôtre!* En levant les yeux, je vis les siens remplis de larmes. *Rassurez-vous*, me dit-elle, *je ne désire que votre bonheur.* En finissant ces mots, elle m'embrassa et me renvoya, disant qu'elle voulait dormir : comme j'ouvrais la porte de sa chambre, elle me rappela de nouveau et m'embrassa encore.

Mon amie, qu'ai-je fait au ciel pour être distinguée par M. de Candale ? Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir tenté de m'éloigner de ma mère,

d'avoir causé la première résistance que j'aie apportée à ses volontés. Ah! ce serait être née sous une étoile trop funeste, si l'homme qui m'a inspiré le plus d'aversion, était précisément celui qui m'est destiné.

LETTRE XXI.

14 novembre à midi.

O ! ma sœur, quelle scène vient de se passer ! jamais ma mère ne m'a paru si sévère ; ce n'était plus la même personne, et son courroux m'a donné une audace dont je ne savais pas être susceptible. Véritablement je dois lui rendre grâce ; je n'aurais pu résister à ses prières, et j'ai bravé son injustice.

Ce matin, après vous avoir écrit, je suis descendue chez elle avec un empressement plus tendre qu'à l'ordinaire : tout enchantée encore d'être échappée à M. de Candale, j'éprouvais une joie que je ne puis exprimer. Je

me suis assise sur son lit, et l'ai comblée de caresses : elle me regardait en silence; je ne savais pas bien me rendre compte de ce que cette froideur avait d'étonnant; mais elle me surprenait sans cependant diminuer ma gaieté. *Maman*, lui ai-je dit en l'embrassant, *êtes-vous bien aise de me voir? — Oui, ma fille. — Cette nuit avez-vous pensé à la peine que vous auriez eue à me dire adieu? Pour moi, je crois que je serais morte au moment de nous séparer: — j'y serai bien sensible. — Comment, penseriez-vous encore?.....* A ces mots, elle m'a interrompue et m'a ordonné de l'écouter : mais quel air de hauteur régnait sur sa figure, dans ses manières ! il semblait que tout à coup elle eût pris le droit et la volonté de faire mon

malheur. Pour la première fois aussi, j'ai senti la force de lui résister; mais elle m'a imposé silence, et m'a représenté de nouveau les avantages d'une pareille union. Loin d'examiner si mes devoirs seront difficiles, elle ne me parle même pas de la nécessité de les remplir. Ce n'est point la religion, ce n'est point l'amour qu'on invoque; c'est l'intérêt que l'on consulte, c'est l'intérêt qui me livre. *Au moins*, me suis-je écriée, *vous qui m'avez appris à ne jamais dissimuler ma pensée, ne trouvez pas mauvais que j'apprenne à M. de Candale l'horreur qu'il m'inspire*. Cette menace a mis ma mère hors d'elle-même; ses yeux étaient animés du plus grand courroux : *Quels motifs peuvent donc vous faire détester M. de Candale?* J'en sentais mille, et il ne

m'en revenait aucun. *Il me déplaît... parce qu'il me déplaît*, ai-je repris, désolée de ne pouvoir alléguer de meilleures raisons, lorsqu'une voix intime me disait que j'avais tant sujet de le haïr. *Lui préférez-vous quelqu'un? — Tout le monde. — Ce n'est pas une réponse. Est-il un homme qui vous plaise plus que les autres? — Non.* — Alors ma mère s'est rapprochée de moi, et passant de la colère à une froideur extrême : *Je craignais*, m'a-t-elle dit, *que cet étranger ne vous eût inspiré une sorte d'intérêt.* — Je devinais bien qu'elle voulait parler d'Alphonse, mais j'ai eu l'air de ne pas la comprendre : ô ma mère ! c'était pour m'offenser que vous qualifiez Alphonse d'étranger ; pouviez-vous avoir oublié son nom? Je ne me

trompais pas, car lorsque je lui ai dit que j'ignorais qui elle voulait désigner, — *Alphonse*, a-t-elle repris avec un profond soupir. — Ce soupir qui semblait partir du cœur, a pénétré le mien. — *Non, ma mère, je ne vous aurais pas quittée pour suivre Alphonse. — Ce n'est donc que notre séparation qui cause vos regrets?* — Je ne lui ai répondu que par mes larmes. Elle a paru plus tranquille; peut-être même serais-je parvenue à la toucher, lorsque malheusement nous avons entendu la voix de M. de Candale dans la pièce voisine. Je me suis sauvée pour lui cacher mes pleurs.

Il est resté long-tems chez ma mère: dès qu'il a été sorti, elle m'a fait appeler: *Toutes les difficultés sont applanies*, m'a-t-elle dit avec joie;

M. de Candale consent que vous restiez auprès de moi jusqu'à mon rétablissement ; et dès que je serai mieux, je vous suivrai à Paris. Ma sœur, la complaisance de M. de Candale a achevé de me le rendre odieux; j'ai éprouvé une douleur affreuse en me voyant enlever le seul motif raisonnable que je pusse donner à des refus invincibles... *Jamais... jamais!* me suis-je écriée, ne croyant parler qu'à moi-même : mais ma mère m'avait entendue, et n'a pu contenir son indignation ; elle m'a accablée de reproches, m'a dit que je voulais hâter sa mort, et m'a renvoyée, en me défendant de paraître à ses yeux.

Depuis cet instant, je suis seule vis-à-vis de moi-même ; je me désole, me blâme, me révolte, et me trouve digne de pitié. Faudra-t-il

t-il donc si jeune, renoncer au bonheur? Ma haine pour M. de Candale est telle, que la sienne seule pourrait me rendre la tranquillité.

LETTRE XXII.

Mlle. de Foix à Mlle. d'Astey.

Le même jour dans la nuit.

Ce soir, j'ai fait demander à ma mère la permission de descendre chez elle ; notre ancienne gouvernante Henriette est venue me dire, de sa part, qu'elle était trop faible pour me recevoir. Le visage d'Henriette exprimait les reproches qu'elle n'osait me faire ; elle m'a inspiré une sorte de crainte. Le malheur donne-t-il donc à tout le monde le droit d'ajouter à nos peines ? *Comment est ma mère?* lui ai-je demandé en baissant les yeux. — *Elle est bien*

souffrante, Mademoiselle ; et c'est la première fois que je l'ai vue répandre des larmes. En disant ces mots, la pauvre Henriette pleurait aussi: Croit-elle avoir plus de tendresse pour ma mère que moi-même? —*Ma mère restera-t-elle seule cette nuit?* —*Non, Mademoiselle, je la veillerai ; il faut qu'elle se sente bien mal pour déranger quelqu'un.* — J'ai supplié Henriette de consentir que je passasse la nuit cachée dans la chambre de ma mère. — *Non, vraiment*, a-t-elle dit en soupirant, *votre présence l'affligerait.* — Les gens de la maison savent donc que je lui ai causé de la peine? Quelle situation! ... il faut que je prononce le malheur de ma vie, ou que je déchire les derniers momens de ma mère ! Je me suis jetée sur mon lit

toute habillée. A minuit, j'ai entendu sortir une voiture; c'était un médecin qu'on allait chercher : je suis descendue chez elle, j'ai écouté à sa porte, regardé à travers la serrure; elle écrivait. Henriette était là, je n'ai pas osé entrer. Ma mère s'est plainte du chaud, a demandé plusieurs fois à boire, a dit que la fièvre la dévorait, et a ordonné d'ouvrir la porte. Alors je suis retournée dans ma chambre, craignant qu'elle ne m'aperçût. Quelle était ma douleur! je pleurais, je sanglotais, sans rien résoudre, sans même avoir une pensée : enfin, après un long tems je me suis déterminée à aller chez elle, lui dire que je serais malheureuse en épousant M. de Candale, mais que, si elle pouvait m'y condamner, je subirais sa loi. Cette

espèce de résignation a été pour moi un trait de lumière ; j'ai descendu l'escalier , croyant être décidée à m'unir à M. de Candale, mais me flattant intérieurement qu'elle renoncerait à son projet. Je lui dirai que je serai malheureuse , me répétais - je à chaque marche que je descendais ; et chaque pas ranimait mon courage. Je suis arrivée ainsi à sa porte : je l'ai ouverte bien doucement ; elle reposait ; Henriette dormait aussi. Ma sœur , quel effroi m'a saisie en me trouvant dans cette chambre éclairée par la seule lueur d'une petite lampe ! Cette obscurité, ce silence m'ont effrayée ; il semblait que la mort fût présente ; je ne sais quelle voix secrète m'a crié : *Si ta mère n'existait plus, quels remords poursuivraient ta vie !* Que

de larmes alors ont coulé de mes yeux! un autre sentiment plus doux, mais plus faible me soutenait, en me rappelant que je pouvais réparer ma coupable résistance. Ces ténèbres ajoutaient trop à ma terreur ; j'ai été allumer une bougie : je me suis retournée, et la chambre m'a paru aussi sombre. Cette lumière ne faisait qu'éclairer un peu plus le lit où ma mère reposait ; ce lit où elle se réveillerait pour souffrir, et où j'allais bientôt la perdre. Je suis tombée à genoux ; et là, ma tête enveloppée d'un mouchoir pour étouffer mes sanglots et mes larmes, j'ai senti mon âme près de s'échapper. Cependant, il m'a été impossible de ne pas regarder encore ce lit, objet de mes terreurs; l'obscurité qui l'environnait m'a paru affreuse : je me suis levée

bien vite ; j'ai allumé une seconde bougie, puis une autre; il ne pouvait y avoir assez de jour pour me rassurer. Hé bien ! cet éclat m'a frappée d'une nouvelle horreur ; je me suis représenté ma mère entourée d'une pompe funèbre : j'ai mis mes mains sur mes yeux, et me suis approchée de son lit, déterminée à attendre son réveil, et à lui crier alors de disposer de moi, sans même lui faire envisager que je serais malheureuse. Plus de désobéissance, jamais de désobéissance, pas même un mot ! Je me suis donc avancée bien doucement jusqu'à son lit : en approchant d'une petite table qui était près d'elle, j'ai vu sur son écritoire une lettre qui m'était adressée ; je l'ai prise, j'ai osé l'ouvrir, et jugez ce que j'ai éprouvé en lisant ce qui suit :

Justement irritée, je pourrais, ma fille, vous ordonner de m'obéir, ou vous abandonner aux regrets qui suivraient vos refus; mais je veux essayer de toucher votre cœur, de parler à votre raison, sans risquer des éclats qui nous font trop de mal à l'une et à l'autre.

Vous ignorez, ma fille, que la gloire et le bonheur de la vie tiennent à posséder tous les avantages de son état. Vous croyez aujourd'hui mépriser la grandeur, les richesses, parce que votre âge ne tire vanité que des dons personnels : mais à mesure que votre jeunesse passera, vous sentirez la valeur des biens d'opinion; le respect succédera à cette sorte d'enchantement que vous faites naître, la bienfaisance à vos premiers plaisirs. Cependant je serais

rais loin de permettre que vous fissiez à la fortune le sacrifice de vos goûts ou de vos principes; mais votre cœur est libre, vous me l'avez juré: laissez-moi donc vous préparer des jouissances pour tous les âges. Si vous saviez combien de fois, dans sa tendre sollicitude, une mère embrasse tout l'avenir de son enfant! Combien de fois j'ai pesé l'avantage de l'union que je vous propose! Depuis combien d'années elle est l'objet de mes désirs et de mes soins! Ma fille, tromperez-vous en un moment tant de prévoyance? Faudra-t-il vous quitter avec le désespoir de vous laisser sans appui? Emilie, je crois qu'il y a dans la mort un dernier moment qui doit être affreux; celui où la pensée existe encore quand l'expression n'est déjà plus; celui où

l'on peut encore serrer la main de son enfant sans pouvoir même lui dire adieu. Ah ! si mon dernier regard se porte sur vous, comme il s'y portera, et que je vous voie sans protecteur, sans fortune, seule dans la vie ! .... Emilie, ma chère fille, épargnez-moi cette douleur, où du moins pensez-y avant de me répondre.

J'ai cru, à cette lecture, que mon âme allait se détacher de mon faible corps ; je me suis sentie abîmée, anéantie, et n'ai repris mes sens qu'à la voix de ma mère qui m'appelait et m'embrassait. Henriette m'avait posée sur son lit; ma mère tremblait et criait : mon premier sentiment a été la joie de me trouver dans ses bras; mais bientôt j'ai été alarmée par la crainte de lui causer trop d'émotion : — *Ma mère,*

lui ai-je dit, *j'épouserai M. de Candale.* — *Non, s'il vous en coûte trop.* — A mon tour, j'ai osé fermer sa bouche avec une de mes mains. — *Ma mère, c'est le chagrin de vous avoir fâchée qui m'avait tant émue ; je n'ai pas songé à M. de Candale.* — Elle a souri en m'embrassant.

Eh mon Dieu ! je ne songeais même point à lui, en consentant à l'épouser ; c'est ma mère, c'est sa santé, c'est son repos qui me déterminent. Ah ! si j'envisageais l'avenir que je me prépare ; si je pensais à M. de Candale, jamais je ne trouverais la force d'être à lui : ce n'est qu'en éloignant son souvenir, ce n'est, pour ainsi dire, qu'en me séparant de moi-même, que je pourrai lui donner ma main.

LETTRE XXIII.

Le chevalier de Fiesque à madame de . . . . .

Paris, ce 25 novembre.

Je quitte Mme. d'Artigue : à peine m'a-t-elle aperçu dans le salon qui précède sa chambre, qu'elle m'a demandé si le duc était revenu avec moi. J'ai répondu le *non* le plus triste que j'aie pu affecter. Elle a repris avec une gaieté aussi peu naturelle : *Croiriez-vous qu'on s'est amusé ici à faire courir le bruit qu'il allait se marier?* En disant ces mots, elle a éclaté d'un rire forcé, auquel j'ai eu bien de la peine à n'en pas joindre un

très-réel ; je m'en suis tiré par une révérence assez profonde pour qu'elle ne vît pas ma figure. Pendant un quart d'heure, elle a répété toutes les raisons qui rendaient complétement ridicule une pareille histoire ; elle parlait si vite que je ne sais si elle voulait me convaincre, ou si, pressentant que je pouvais l'éclairer, elle en redoutait le moment. Je me suis bien gardé de l'interrompre ; seulement j'ai conservé ma gravité de circonstance ; enfin elle s'est arrêtée en disant : *Mais vous ne répondez rien !* Alors, je lui ai remis une lettre de M. de Candale ; elle l'a lue, est devenue fort pâle, et l'a regardée en silence, bien long-tems après avoir fini de lire le peu de lignes qu'elle contenait. Il semblait que ce n'était pas elle que ce mariage affligeait ; qu'il

lui serait même assez indifférent si on pouvait le tenir caché ; enfin que c'était un malheur qu'elle ne sentirait que lorsque les autres en seraient instruits. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne respirait, ni ne parlait, ni même ne levait les yeux ; toutes les forces de son âme paraissaient employées à en dissimuler les affections. J'aurais pu lui sauver un grand embarras en commençant à parler le premier ; mais j'étais résolu à voir la tournure qu'elle donnerait à cette affaire. Après un long silence, elle m'a demandé, sans me regarder, si je savais ce que contenait cette lettre : j'ai répondu encore un *non* plaintif, qui aurait dû lui apprendre qu'au moins le sens m'en était connu. Alors elle me l'a donnée, en me priant de la lire tout haut, soit pour avoir le tems

de se remettre, soit pour prendre celui de former une résolution. Après quelques phrases assez insignifiantes, M. de Candale ajoutait : *J'ai rencontré un ange de beauté, de jeunesse et d'innocence : Mlle. de Foix réunit tout ce que mon imagination cherchait depuis long-tems ; car si la vertu, les préjugés sont ennuyeux dans les femmes des autres, je les trouve fort nécessaires pour la mienne. Cependant ce n'est qu'un* MARIAGE ! *ce mot dit assez que vous conserverez toujours les mêmes droits, le même empire sur mon âme : mais il faut s'établir, perpétuer un nom illustre, et j'ai choisi Mlle. de Foix. Ne vous affligez pas, ma tendre amie ; aimez-moi pour mon bonheur : mais qu'Emilie soit sévère pour ma*

gloire ; et puissé-je mourir avant de vous être indifférent , ou qu'elle cesse de m'être fidelle !

Quel âge a ce prodige ? a repris Mme. d'Artigue avec aigreur. *Dix-sept ans*, ai-je répondu les yeux baissés ; car cette femme humiliée m'en imposait, dès que je la croyais malheureuse. En vérité, il faut que je sois né avec un bien bon cœur, puisqu'après tant d'efforts pour l'endurcir, il est encore sensible. Si Mme. d'Artigue eût versé une seule larme, d'honneur elle m'aurait attendri ; mais heureusement sa colère m'a rendu mon sang-froid, et je n'ai plus vu que la vanité d'une folle devancée et punie par celle d'un sot.

—*Cette merveille n'est-elle donc jamais sortie du château de sa mère ?*

— Jamais. — En ce cas le duc pourrait bien prendre sa gaucherie pour de l'innocence. — L'amour s'y trompe facilement. — L'amour ! vous verrez que ce sera quelque folie dont ses amies n'oseront le défendre. . . . D'ailleurs, a-t-elle ajouté fièrement, *un homme sage ne doit jamais se marier par amour ; et après les succès de M. de Candale, la femme qu'il choisit doit être parfaite. . . .* Ici j'ai pris un air pénétré qui a réussi très-bien. Cependant, j'ai osé répliquer d'un ton presque galant. *N'est-il pas bien flatteur, après avoir prouvé qu'aucune femme ne lui résiste, de montrer encore que la sienne seule reste fidelle ? — Si c'est là ce qui le décide*, a-t-elle répondu avec la plus froide ironie, *je crains qu'il ne se prépare*

de grands chagrins.... Après avoir désolé tant de maris, ce sera une joie publique de le savoir exposé aux mêmes inquiétudes.—Je crois, ai-je repris confidemment, *qu'il ne permettra à sa femme qu'une société assez sévère pour la mettre à l'abri de la séduction et de l'exemple.* — Je prenais cette idée dans ma tête; mais au cas qu'elle se présentât à celle du duc, j'étais charmé que Mme. d'Artigue se trouvât intéressée à en empêcher l'effet. Je ne me trompais point; et c'est alors que l'espoir de la vengeance a remplacé la colère pâle et froide qui l'oppressait : elle s'est ranimée, a ri avec amertume, sans me communiquer ses pensées. J'avoue que sa fureur m'aurait moins effrayé que ce rire perfide : j'ai tremblé pour Emilie; mais je n'ai pu être

assez généreux pour prendre la résolution de mettre le duc en garde contre cette dangereuse femme. Un sentiment intérieur m'a fait trouver une sorte de joie à penser que si tout ce qui va entourer Emilie se prépare à l'affliger, au moins ses consolations lui viendront de moi; peut-être même ai-je espéré que mon amour mettrait à profit tout le mal qu'on lui ferait. Mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée, et je reviens à Mme. d'Artigue. Elle se regardait devant sa glace, se parlait à elle-même sans former un son intelligible, souriait en menaçant, et me faisait horreur. Ne sachant comment la quitter, je l'ai priée de me donner ses ordres : — *Retournez-vous près de M. de Candale ?* m'a-t-elle demandé avec mépris. — *Oui.* — *A*

quand ce beau mariage? — Dès que je serai arrivé, ai-je répondu comme un sot; car je n'avais nul besoin de venir me mêler à sa haine : aussi m'a-t-elle lancé un regard d'indignation, en disant : *Vous m'y paraissez un témoin nécessaire ; je vais lui répondre.*

Pendant qu'elle écrivait, toutes les passions se peignaient sur son visage ; la colère, la haine, la vengeance. Il semblait que cette lettre devait contenir les plus sanglans reproches ; aussi, jugez de ma surprise, lorsqu'en me la donnant à lire, j'ai trouvé ce qui suit : *Je suis malheureuse pour la vie ; mais je renonce à moi-même pour ne plus m'occuper que de vous. Il ne me restera de joies que les vôtres, de désir que celui d'ajouter à votre satisfaction :*

laissez-moi donc apprendre à votre jeune femme les routes qui conduisent à votre cœur. Les hommes que vos succès ont blessés, vont l'entourer de toutes les séductions ; permettez que j'aie toujours les yeux sur elle...., et qu'au moins je puisse contribuer encore à votre bonheur, en la rendant digne de vous.

Je connais les femmes ; je sais jusqu'où va leur fausseté ; je la leur pardonne même, lorsqu'elles n'en usent que pour se défendre : mais écrire une lettre si douce après un si cruel abandon !... *Quoi ! Madame*, me suis-je écrié, *pas un reproche?— Les reproches demandent des excuses dont je dispense M. de Candale. — Mais la colère ?... — La colère n'est souvent qu'un besoin de par-*

donner ; et je n'ai ni pardon ni plaintes à lui offrir. Ses lèvres étaient pâles et tremblantes, et cependant elle m'a congédié avec des paroles de douceur. Ah ! je me défie toujours des expressions contraires aux sentimens naturels : le silence, le courroux d'une personne offensée peuvent être du dédain ou de l'amour ; mais son rire et ses flatteries sont toujours perfides.

Adieu : je vais terminer quelques affaires indispensables, et aussitôt je vole auprès de Mlle. de Foix.

LETTRE XXIV.

Mademoiselle de Foix à Mademoiselle d'Astey.

Aumale, 27 novembre 176...

QUELLE journée ! quelle affreuse journée! Je me désole, je me désespère; mais malheureusement je ne succombe point. Mon amie, j'existe pour assurer le malheur du reste de mes jours, et voir mourir tout ce que j'aime. Ma mère est au plus mal : aujourd'hui elle a entendu presque en même tems la lecture de son testament, et celle de mon contrat de mariage. Au moment où nous étions

tous réunis dans sa chambre pour assister à ces déchirantes lectures, je ne sais quel instinct y a amené mon pauvre père; il est venu s'asseoir près de son lit, regardant nos pleurs avec inquiétude. Il a écouté la lecture du testament avec la plus grande attention; tous les articles par lesquels ma mère donnait ce qui lui avait appartenu, l'ont frappé : *Et moi*, dit-il, *à qui me laisserez-vous ?* A ces mots, des larmes ont coulé de ses yeux. Ma sœur, pour la première fois j'ai regardé M. de Candale avec sollicitude; je sentais qu'il pouvait m'inspirer une tendre reconnaissance, s'il me permettait de prendre soin de mon vieux père, et si, par un coup d'œil, il m'autorisait à l'assurer qu'il ne nous quitterait pas.

pas. Oh! mes yeux le suppliaient vainement, les siens ne me cherchaient point; il regardait mon père et souriait d'un air moqueur....Sourire dans cette circonstance! Ni pitié pour la vieillesse, ni respect pour la mort! Mon amie, ma sœur, quels sont donc les sentimens qui peuvent arriver au cœur de cet homme?

Ces mouvemens ont échappé à ma mère : tout entière à la crainte de me laisser sans fortune et sans appui, elle a voulu, aussitôt après avoir fini son testament, entendre et signer mon contrat de mariage. Loin de prêter attention à cette lecture, je m'efforçais d'en détourner ma pensée; ma mère seule m'était présente; je la voyais me croyant heureuse, et mourant tranquille.... Cependant lorsqu'il a fallu écrire mon nom, j'ai

tremblé si fort que je ne distinguais plus aucun objet ; le notaire me montrait le papier, et je ne le voyais pas. Ma mère, effrayée de mon trouble a voulu, je crois, fournir à M. de Candale l'occasion de me rassurer. Elle l'a prié de traiter ma jeunesse avec indulgence, de se rappeler que j'avais été élevée avec une douceur, une tendresse qui devaient me rendre bien difficile sur le reste de ma vie. En voyant de quel air suppliant elle s'adressait à M. de Candale, je n'ai pu retenir mes sanglots ; le duc, loin d'en être touché, a pris ma main, et a répondu à ma mère : *Que la douleur lui sied bien ! ces larmes la rendent plus belle.* Comme mes larmes ont redoublé à ce sot compliment ! Ma mère a été frappée de cette insensibilité : pour

la première fois elle m'a regardée en soupirant ; elle m'a ouvert ses bras ; je m'y suis précipitée, et, serrées l'une contre l'autre, nous avons éprouvé toutes les angoisses de la douleur.

Depuis cet instant, ma mère est dans le plus grand accablement ; elle m'a demandé plusieurs fois si le courrier qu'on avait envoyé à ma sœur, avait eu l'ordre de ne point s'arrêter ; elle l'attend avec impatience. Pour moi, mon amie, j'ignore si je souhaite ou si je redoute que vous arriviez pour la célébration de ce mariage. Il me semble qu'au moment de prononcer le serment irrévocable, mes yeux ne chercheraient que les vôtres, que votre pitié briserait mon cœur ; et si une première larme tombait, je ne pourrais plus retrouver mon courage. Oh ! non, non, ma

sœur, n'arrivez que lorsque mon sort sera décidé sans retour; que victime du malheur, il ne me restera plus ni crainte ni espérance.

~~~~~
~~~~~

LETTRE XXV.

Le chevalier de Fiesque à ....

Aumale, ce 30 novembre 176....

Je suis arrivé chez Mme. de Foix au moment où le duc allait chercher Emilie pour la conduire à l'autel. Quelle tristesse régnait sur la figure de cet heureux époux ! avec quelle attention il a évité mes regards ! Je lui ai remis la lettre de Mme. d'Artigue. Loin d'y trouver, comme moi, une fausseté effrayante, sa vanité n'y a vu qu'un amour invincible ; il l'a relue deux fois, a soupiré, et s'est oublié jusqu'à se dire presque tout haut : *Il est trop tard.* Dans l'instant,

on est venu lui annoncer qu'on l'attendait : il a pris mon bras, a marché avec des mouvemens brusques et irréguliers qui prouvaient assez son agitation ; nous sommes entrés dans la chambre de Mme. de Foix sans qu'il m'eût parlé. Emilie était près du lit de sa mère ; elle avait une robe de mousseline, sans parure, sans bouquet; il semblait qu'elle eût craint de s'embellir. En nous voyant, elle a détourné les yeux ; et depuis, je ne l'ai pas vue jeter un seul regard sur M. de Candale. Mme. de Foix ne pouvant se lever, on avait préparé un autel dans sa chambre ; lorsqu'Emilie s'en est approchée, la pâleur de la mort s'est répandue sur tous ses traits. C'est alors que j'ai commencé à me repentir de n'avoir pas détourné le duc de ce mariage : rien

ne m'eût été si facile. Au moins aurais-je pu rester, comme autrefois, spectateur indifférent; mais oubliant mon ancien système, j'ai été me mêler à la troupe légère, qui, en riant, sans y penser, préparait le malheur de toute la vie d'Emilie; d'Emilie si belle, si bonne et si innocente ! Ah ! je ne suis coupable sans remords qu'avec les méchans. Cette femme mourante, cette jeune personne désespérée m'ont rendu aux sentimens de la nature. J'ai reconnu trop tard combien la vanité est trompeuse ; dès qu'elle atteint son but, elle sent le vide de ses espérances et de ses désirs. Ce mariage, que tout le monde avait souhaité, ne contentait personne. Le duc s'indignait des pleurs d'Emilie ; il apercevait enfin qu'il se sacrifiait

lui-même, après avoir cru tout immoler à son orgueil. Mme. de Foix, triste, consternée, semblait se repentir de n'avoir pas écouté davantage les répugnances de sa fille. Mlle. de Foix ne daignait pas cacher son indifférence pour le duc, et la compassion qu'elle avait pour elle-même : et moi, je ne comprenais pas comment j'avais pu voir mon bonheur dans la ruine d'un enfant qui n'avait éprouvé que de la joie avant de me connaître. D'ailleurs il est bien sûr qu'elle détestera M. de Candale; mais est-il certain que je m'en fasse aimer? Après avoir essuyé les dédains de Mme. d'Artigue, il eût été si généreux à moi de lui rendre son amant! Une plaisanterie sur le mariage, des éloges sur l'amour, l'eussent ramené à ses pieds. Ils auraient

raient été heureux l'un et l'autre ; et peut-être Mlle. de Foix serait-elle parvenue à l'être loin de nous tous. Au lieu de cela, un mouvement de vengeance m'a porté à humilier cette femme, dont sûrement je me suis fait une ennemie mortelle ; l'envie de m'amuser, de voir jusqu'où la vanité d'un sot peut être conduite, m'a engagé à piquer celle du duc : il me semble même que dans ma folie je me regardais comme un grand philosophe qui se jouait de la faiblesse humaine.

Pendant que chacun était occupé de différentes pensées, la cérémonie s'avançait. Lorsque le prêtre est venu demander à Émilie si elle consentait à épouser le duc, elle est restée dans le silence comme si elle était étonnée qu'on eût besoin de son aveu. Il a

répété une seconde fois la même question; et un murmure involontaire de tous les assistans rappelant Émilie à elle-même, elle a répondu un *oui* à peine articulé, un *oui* qui a expiré sur ses lèvres, et qui cependant l'engageait pour jamais. Ah! j'espère que son cœur et sa raison rejeteront un serment que sa bouche a si peu prononcé; mais en vérité, il faudrait, je crois, qu'elle me le promît, pour bannir l'impression de tristesse que sa douleur m'a laissée. Adieu, ma bonne cousine.

FIN DU TOME PREMIER.


1805